

ECE 1 ODG - CULTURE GENERALE – ANTIQUITE

LIVRET DE TEXTES

I- DES MYTHES COSMOGONIQUES A LA CONDITION HUMAINE

TEXTE N° 1 : *Epopée de Gilgamesh*, vers 2300 avt JC [Outa-Napishtim à Gilgamesh :]

« ...

il existe une plante comme l'épine elle pousse au fond des eaux
son épine te piquera les mains
comme fait la rose
si tes mains arrachent cette plante
tu trouveras la vie éternelle. "

Lorsque Gilgamesh entend ces paroles
il ouvre le conduit
qui rejoint les eaux profondes
il attache de lourdes pierres à ses pieds
et descend au fond des eaux
où il voit la plante.

Il prend la plante qui lui pique les mains
il délie les lourdes pierres de ses pieds
il sort du fond de la mer
sur le rivage.

Gilgamesh dit à Our-Shanabi le batelier:

" Our-Shanabi
cette plante est une plante merveilleuse
l'homme avec elle peut retrouver
la force et la vie
je vais l'emporter avec moi
à Ourouk aux remparts.

Je la partagerai avec les gens
leur en ferai manger
son nom sera: " le vieillard retrouvant sa jeunesse "
Moi-même j'en mangerai à la fin de mes jours
pour que ma jeunesse me revienne "

Le serpent dérobe la plante

Gilgamesh voit un puits d'eau fraîche
il descend pour se baigner un serpent sent l'odeur de la plante il se glisse, dérobe la plante et à
l'instant perd sa vieille peau.
Gilgamesh s'assoit et pleure...

TEXTE N° 2 : Hésiode, VIIIe siècle avt J.-C., *La Théogonie*

HÉSIODE (~VIIIe--VIIe s.) *Encyclopédia Universalis* :

Petit paysan béotien de la fin du VIIIe siècle avant J.-C., contemporain de la première vague de colonisation qui pousse les Grecs à chercher de nouvelles terres, Hésiode d'Ascra, poète, théologien, prophète, se situe à la jointure de deux mondes et de deux systèmes de pensée.

→ **Par la *Théogonie* qui prolonge une condition poétique et religieuse plus archaïque que l'épopée d'Homère, Hésiode est le témoin privilégié d'une forme de pensée mythique qui obéit à une logique de la fable différente de celle du monde moderne.**

→ **Par *Les Travaux et les jours*, au contraire, il fait figure de précurseur de Solon (né à Athènes vers 640 av. J.-C. et mort sur l'île de Chypre vers 558 av. J.-C., homme d'État, législateur et poète athénien, souvent considéré comme ayant instauré la démocratie à Athènes, il fait partie des Sept Sages de la Grèce dans la liste la plus ancienne donnée par Platon). Hésiode le théologien, qui raconte l'avènement de la souveraineté de Zeus et développe le mythe des races dans la *Théogonie*, cède la place à un laboureur qui parle de dettes, de faim amère, qui invente les puissants de la Béotie et tonne contre les rois voraces. C'est déjà la perspective de la cité, avec ses conflits, ses angoisses et ses promesses à peine entrevues.**

1 *Chantons, en commençant, les Muses Héliconiennes qui possèdent l'Hélicon, la montagne grande et divine* ; tantôt, autour de la fontaine aux eaux sombres et de l'autel du puissant fils de Cronos, de leurs pieds délicats, elles dansent; tantôt, après avoir baigné leur corps frêle dans les eaux du Permessé ou de l'Hippocrène ou du divin Olmée, au sommet de l'Hélicon, elles forment des chœurs jolis, ravissants, et leurs pieds voltigent. Puis, elles s'en vont, enveloppées d'une épaisse brume ; dans la nuit, elles s'avancent, faisant entendre leurs voix très belles et chantant Zeus qui tient l'égide, la vénérable Héra d'Argos qui marche chaussée de souliers d'or, la fille de Zeus qui tient l'égide, Athéna aux yeux étincelants, Phébus-Apollon ainsi qu'Artémis qui lance les traits, et Poséidon qui embrasse la terre et ébranle le sol, et Thémis la vénérable, Aphrodite aux yeux vifs, Hébé couronnée d'or et la belle Dioné, Létô et Japet et Cronos à l'esprit retors, Aurore et le grand Soleil et la Lune brillante, la Terre et le vaste Océan et la Nuit ténébreuse, enfin la race sacrée des autres Immortels qui vivent toujours. Ces Muses, un jour, apprirent un beau chant à Hésiode, tandis qu'il faisait paître ses moutons, au pied de l'Hélicon divin ; *voici les paroles que m'adressèrent, tout d'abord, ces déesses, Muses de l'Olympe, les filles de Zeus qui tient l'égide* : « *Pâtres, qui passez les nuits dans les champs, opprobres des êtres, qui n'êtes que ventres, nous savons dire beaucoup de contes imaginaires, semblables à la vérité ; mais nous savons, quand il nous plaît, faire entendre aussi des réalités.* » Voilà ce que dirent les filles, aux paroles justes, du grand Zeus, et elles me donnèrent un sceptre superbe, coupé dans un olivier aux pousses nombreuses ; puis elles m'inspirèrent un chant merveilleux, pour célébrer l'avenir et le passé, et elles m'exhortèrent à célébrer la race des Bienheureux qui vivent toujours, et à les chanter elles-mêmes au commencement comme à la fin de tous mes poèmes.

(...)

105 *Je vous salue, filles de Zeus; donnez-moi un chant aimable; célébrez la race sacrée des Immortels qui vivent toujours, ceux qui naquirent de la Terre et du Ciel étoilé et de la Nuit ténébreuse, ceux que nourrissait le Pontos salé, dites comment, dès le début, naquirent les dieux et aussi la terre et les fleuves et la mer sans limites, qui se soulève impétueusement, les*

astres étincelants et, en haut, le vaste ciel ; et ceux qui sont issus d'eux, les dieux dispensateurs des biens ; comment ils se partagèrent les richesses, comment ils se distribuèrent les honneurs, et, aussi, comment, dès le début, ils occupèrent l'Olympe aux sinueux replis ; *toutes ces choses, dites-les- moi, Muses, qui habitez l'Olympe, en prenant le récit dès les origines, et révélez-moi ce qui fut avant tout.*

Donc, avant tout, fut Chaos, puis Terre au large sein, résidence, à jamais inébranlable, de tous les êtres, et Amour, le plus beau des dieux immortels, qui alanguit les membres et dompte, dans la poitrine de tous les dieux et de tous les hommes, l'esprit et la prudente volonté. De Chaos naquirent Erèbe et Nuit sombre. De Nuit, ensuite, naquirent Ether et Jour. Terre, elle aussi, mit au monde, d'abord, un enfant aussi grand qu'elle, Ciel étoilé, afin qu'il la couvrit tout entière et qu'il fût, pour les deux bienheureux, une résidence à jamais inébranlable. Puis elle engendra les hautes Montagnes, agréable retraite des déesses, les Nymphes qui habitent leurs vallons. Elle enfanta encore la mer stérile, qui se soulève impétueusement, le Pontos, sans recourir à l'aimable amour. Cependant, par la suite, elle s'unit à Ciel et enfanta Océan aux profonds tourbillons, Coios, Crios, Hypérion et Japet, Théia, Rhéia, Thémis et Mnemosyne, Phébé à la couronne d'or et l'aimable Téthys. Après ces êtres divins, naquit le plus jeune, Cronos le rusé, le plus redoutable de ses enfants, qui se mit à haïr son père fécond. Elle enfanta encore les Cyclopes, au cœur plein de violence, Brontès, Stéropès, Arghès au cœur hardi ; ils étaient, pour tout le reste, semblables aux dieux, mais ils n'avaient qu'un seul œil placé au milieu du front ; la vigueur, la force et l'habileté apparaissaient dans leurs travaux.

De nouveaux enfants naquirent de Terre et de Ciel, trois fils, grands et vigoureux, dont le nom est redoutable, Cottos, Briarée et Gyès, orgueilleux rejetons ; de leurs épaules, cent bras se dressaient, terribles ; cinquante têtes s'attachaient aux épaules de chacun, sur leurs membres robustes ; et une vigueur d'une invincible puissance apparaissait dans leur énorme aspect.

Car, parmi tous les enfants nés de Terre et de Ciel, ils étaient les plus redoutables, en aversion dès l'origine. A peine nés, il les cachait tous, sans les laisser monter vers la lumière, dans le sein de Terre. Cette œuvre détestable réjouissait Ciel, mais, dans ses profondeurs, Terre gémissait, car, énorme, elle étouffait ; et elle médita une cruelle perfidie. Vite, et le créa la matière du luisant acier, elle en façonna une grande faux, elle expliqua son dessein à ses enfants et, pour leur donner de l'audace, leur dit, le cœur plein de colère : Enfants, issus de moi et d'un père insensé, si vous voulez m'obéir, nous nous vengerons de son cruel outrage, bien qu'il soit votre père, car, le premier, il a tramé des actions indignes. » Elle dit. Mais tous furent saisis de crainte, et aucun d'eux n'éleva la voix. Cependant, prenant courage, le grand Cronos à l'esprit retors adressa cette réponse à sa mère vénérable : « Mère, c'est moi qui me charge de mener cette besogne à sa fin ; de ce père odieux je ne m'inquiète pas, bien qu'il soit notre père, car, le premier, il a tramé des actions indignes. » Il dit, et une grande joie envahit le cœur de la Terre énorme. Elle le cacha en embuscade, puis elle lui mit en mains la faux aux dents aiguës et lui exposa toute la ruse. Alors, amenant la nuit, le grand Ciel arriva ; entourant la Terre, il s'approcha, désireux d'amour, et il s'étendit de toutes parts. Mais, de son embuscade, le fils éleva la main gauche, de la droite il saisit la longue et grande faux aux dents acérées et, violemment, il coupa le membre viril de son père ; puis, d'un second geste, il le jeta en arrière. Mais ce ne fut pas un membre stérile qui s'échappa de sa main, car toutes les

éclaboussures sanglantes qui jaillirent furent reçues par Terre et, dès que les temps furent révolus, elle mit au monde les Erinyes puissantes et les grands Géants aux ballantes armures, ayant en mains de longs javelots, et les Nymphes qu'on appelle Méliennes, sur la terre sans limites. *Cependant le membre mutilé, dès que Cronos l'eut coupé avec l'acier et que, du continent, il l'eut jeté dans la mer, fut longtemps entraîné au large ; tout autour, une blanche écume se dégageait, dans laquelle une jeune fille prit forme. D'abord elle approcha de Cythère la divine, puis elle alla à Chypre entourée de flots ; alors, de la mer sortit la vénérable et belle déesse ; autour d'elle, sous ses pieds aux pas rapides, la verdure croissait. Les dieux et les hommes l'appellent Aphrodite, parce qu'elle fut formée de l'écume, et Cythérée, parce qu'elle atteignit Cythère. Amour et Beau Désir devinrent ses compagnons dès sa naissance et son départ vers l'assemblée des deux. Or voici son privilège et son partage chez les hommes comme chez les Immortels, ce sont les babillages de jeunes filles, les sourires, les ruses amoureuses, le délicieux plaisir, l'amour et la tendresse.*

Quant à ces enfants qu'il avait lui-même engendrés, le vaste Ciel, leur père, les maudissait et leur donnait le nom de Titans ; il leur disait que, tendant leurs bras, ils avaient, dans leur orgueil insensé, commis un grand crime et que, dans l'avenir, ils en subiraient le châtiment.

Nuit enfanta le Moros odieux, la noire Kère et Mort; elle enfanta Sommeil et la troupe des Songes ; elle les enfanta sans s'unir à personne, la Nuit ténébreuse. En second lieu, elle eut Sarcasme, et la cruelle Détresse, et les Hespérides qui veillent sur les beaux fruits d'or, au delà de l'Océan fameux, et sur les arbres qui les portent. Elle engendra les Parques et les Kères, ces impitoyables bourreaux, qui poursuivent les fautes des dieux et des hommes, déesses qui ne laissent pas s'apaiser leur redoutable colère, avant que le coupable n'ait subi un cruel châtiment. Elle engendra aussi Némésis sa, ce fléau des mortels, la Nuit funeste, et, après elle, Tromperie et Tendresse, Vieillesse maudite et Lutte au cœur violent.

A son tour, Lutte odieuse enfanta la douloureuse Fatigue, Oubli, Faim et Souffrances suivies de larmes, Mêlées, Combats, Meurtres et Tueries, Querelles, Mensonges et Disputes, Anarchie et Désastre qui vont de pair, et Serment, le plus grand des fléaux pour les hommes, habitants de la terre, lorsque, de son plein gré, l'un d'eux a commis un parjure.

(...)

(455) *Rhéia, s'étant soumise à l'amour de Cronos, enfanta d'illustres enfants, Histié, Déméter et Héra aux chaussures d'or, le puissant Hadès qui habite un palais souterrain et dont le cœur est inflexible, le bruyant Ebranleur du sol et le prudent Zeus, père des dieux et des hommes, dont le tonnerre fait trembler la vaste terre. Ces enfants, le grand Cronos les avalait, dès qu'ils sortaient du ventre sacré de leur mère et venaient sur ses genoux, dans le dessein d'empêcher que quelque autre brillant descendant de Ciel n'obtint le privilège de la royauté sur les Immortels.* Car il avait appris de Terre et de Ciel étoilé que le sort lui réservait d'être vaincu, malgré sa force, par un fils, conformément aux décisions du grand Zeus, aussi sa surveillance ne se relâchait pas, mais il guettait, et il dévorait ses enfants. Et un chagrin intolérable tenaillait le cœur de Rhéia. Mais lorsqu'elle fut sur le pont d'enfanter Zeus, le père des dieux et des hommes, elle invoqua ses parents à elle, Terre et Ciel étoilé, pour méditer avec eux un artifice qui lui permit de cacher la naissance de son fils au grand Cronos à l'esprit retors, et de lui faire payer la dette due aux Erinyes, pour l'attentat commis contre son père et pour les fils qu'il avait avalés. Ceux-ci écoutèrent bien leur fille et l'exaucèrent ; ils lui

expliquèrent ce que le destin avait décidé concernant le roi Cronos et son fils au cœur fort. Ils l'envoyèrent à Lyctos, dans le riche pays de Crète, à l'époque où elle devait enfanter le dernier de ses fils, le grand Zeus ; et l'enfant fut reçu par l'énorme Terre, pour être nourri et élevé dans la vaste Crète. C'est là qu'elle le porta à travers les ténèbres de la nuit rapide, sur les premières pentes du Dictos ; elle le cacha de ses mains dans un antre inaccessible, dans les profondeurs de la terre vénérable, dans les forêts profondes du mont Egéon, *Puis, ayant emmailloté une grosse pierre, elle la remit au grand seigneur, fils de Ciel, premier roi des dieux. Celui-ci alors la prit de ses mains et l'engloutit dans son ventre, l'insensé il ne se doutait pas, dans son cœur, que pour l'avenir, à la place de cette pierre, un fils invincible et inaccessible aux soucis lui restait qui bientôt, par la force de son bras, devait le vaincre, le dépouiller de son privilège pour régner sur les Immortels.* Rapidement, dans la suite, la vigueur et les beaux membres du prince allaient croissant; et quand les temps furent révolus, il fit remonter sa progéniture, le grand Cronos à l'esprit retors, vaincu par l'habileté et la force de son fils. *D'abord il vomit la pierre qu'il avait avalée en dernier lieu. Zeus la fixa sur la Terre aux larges routes, dans la divine Pythô, au pied des vallons du Parnasse, monument pour les âges futurs, objet d'admiration pour les hommes mortels. Puis il délivra de leurs chaînes funestes ses oncles, les Ouranides que, dans sa folie, son père avait attachés. Et ceux-ci gardèrent le souvenir reconnaissant de ses bienfaits ; ils lui donnèrent le tonnerre, la foudre, le feu et l'éclair que, jusqu'alors, l'énorme Terre tenait enfermés. Fort de ces armes, il règne sur les mortels et sur les Immortels.*

La jeune épouse que prit Japet fut Clymène, l'Océanide aux belles chevilles, et il monta dans sa couche ; elle lui donna pour fils Atlas à l'âme forte. Puis elle enfanta le trop orgueilleux Ménoitios, et Prométhée à l'esprit subtil et fertile, et Epiméthée l'étourdi qui, dès l'origine, provoqua le malheur des hommes mangeurs de pain, car, le premier, il reçut la jeune femme façonnée par Zeus. Quant au violent Ménoitios, Zeus au large regard le précipita dans l'Erèbe, d'un coup de sa foudre fumante, à cause de son fol orgueil et de sa force extraordinaire. Et Atlas, contraint par une puissante nécessité, soutient le ciel, aux frontières de la terre, en face des Hespérides à la voix sonore, debout, de sa tête et de ses bras inlassables ; telle est la part que lui a assignée le prudent Zeus. Puis, dans des nœuds inextricables, il attacha Prométhée aux fertiles pensées, avec de dures chaînes fixées au milieu d'une colonne ; et il lança contre lui un aigle aux ailes étendues ; le rapace mangeait son foie immortel qui, pendant la nuit, croissait en regagnant tout ce que, pendant sis le jour, avait dévoré l'oiseau aux ailes étendues. Mais le robuste enfant d'Alcmène aux belles chevilles, Héraclès, tua cet aigle et, délivrant le fils de Japet de son mal cruel, il mit fin à ses souffrances, sans, pour cela, contrarier Zeus Olympien qui domine là-haut, dont le dessein était de donner à Héraclès le Thébain une gloire encore plus grande que celle dont il jouissait précédemment sur la terre nourricière; dans cette bienveillante pensée, il honorait son fils remarquable ; malgré son irritation, il avait fait taire la colère que Prométhée avait suscitée en contrariant, par ses desseins, le très puissant fils de Cronos.

C'est que, en effet, le jour où se jugeait à Mécôné la querelle des dieux et des hommes mortels, après avoir, d'un cœur empressé, découpé un gros bœuf, il en avait présenté les parts, avec le dessein de tromper Zeus ; car, d'un côté, il mit les chairs et les intestins luisants de graisse dans la peau, et il les recouvrit du ventre du bœuf; de l'autre, par contre, il disposa habilement, par une ruse perfide, les os nus de l'animal et les recouvrit d'une blanche couche

de graisse. Alors le père des dieux et des hommes lui adressa ces paroles : « *Fils de Japet, prince remarquable entre tous, aimable ami, comme tu as été partial dans le partage. Il parla ainsi en raillant, Zeus aux desseins éternels, et voici ce que lui répondit Prométhée à l'esprit retrors, avec un léger sourire et sans oublier son habile artifice : « Très glorieux Zeus, le plus grand des dieux immortels, choisis, entre ces parts, celle que tu désires dans ton cœur ». Il dit, avec l'intention de tromper, mais Zeus aux desseins éternels devina la ruse et la reconnut ; dans son cœur, il médita, pour les hommes, de sinistres projets que, d'ailleurs, il devait accomplir.* De ses deux mains, il enleva la blanche graisse, mais l'irritation envahit son esprit et la colère lui vint au cœur à la vue des os nus du bœuf offerts par un habile artifice. C'est depuis lors que, sur la terre, les générations des hommes brûlent, pour les Immortels, des os nus sur les autels odorants. Et, plein d'irritation, Zeus l'assembleur de nuages lui dit : « *Fils de Japet, toi qui en sais plus que les autres, mon aimable ami, tu n'as pas, je le vois bien, renoncé à la ruse trompeuse.* ». Il parlait ainsi, dans son irritation, Zeus aux desseins éternels, et, par la suite, se souvenant toujours de cette ruse, il n'enflammait plus les frênes avec la flamme du feu infatigable, pour les hommes mortels qui habitent la terre. Mais il fut trompé par le brave fils de Japet qui cacha le feu infatigable à l'éclatante lumière dans le creux d'une férule; une morsure déchira le cœur de Zeus qui tonne dans les hauteurs et son âme s'irrita, lorsqu'il vit, chez les hommes, la lueur éclatante du feu. Et aussitôt, à la place du feu, il fit façonnner un fléau pour les hommes. Avec de la terre, l'illustre Boiteux forma une image semblable à une chaste vierge, selon la volonté du fils de Cronos; Athéna, la déesse aux yeux étincelants, lui attacha sa ceinture et la para d'une robe blanche ; du front de la vierge ses mains firent descendre un voile bien ouvrage, admirable à voir et sur son front et le posa une couronne d'or, œuvre de l'illustre Boiteux, lui-même, qui l'avait façonnée de ses mains pour être agréable à Zeus son père ; mille figures y étaient ciselées, admirables à voir, animaux variés que nourrissent en grand nombre la terre et les mers; il en avait mis une foule, et un charme éclatant y resplendissait figures agréables qui ressemblaient à des êtres doués de vie.

Lorsqu'il eut créé ce joli fléau, à la place d'un bien, il le conduisit à l'endroit où se trouvaient les autres dieux et les hommes, tout paré des ornements de la déesse aux yeux étincelants, fille du dieu fort ; et l'admiration saisit les dieux et les hommes mortels, lorsqu'ils virent cette ruse profonde, insurmontable pour les hommes, c'est d'elle qu'est issue cette espèce pernicieuse, la race des femmes, ne supportant pas la maudite pauvreté, mais seulement l'abondance. Ainsi, dans les ruches bien abritées, les abeilles nourrissent les frelons, compagnons d'œuvres mauvaises ; alors que, tout le jour jusqu'au coucher du soleil, sans cesse, elles s'empressent de construire leurs rayons de cire blanche, eux, au contraire; sans bouger de l'intérieur, dans les ruches bien abritées, ils recueillent, dans leur ventre, la moisson, fruit des fatigues d'autrui. Semblable est le mal créé pour les hommes par Zeus qui tonne dans les hauteurs : les femmes, compagnes d'œuvres mauvaises, fléau donné aux hommes à la place d'un bien. Celui qui, fuyant le mariage et les œuvres d'inquiétude attachées aux femmes, renonce à se marier et atteint ainsi la vieillesse funeste, sans appui pour ses vieilles années, celui-là, sans doute, vit à l'abri du besoin, mais, dès qu'il est mort, les collatéraux se partagent ses biens. Par ailleurs, celui dont le destin est de se marier et qui a rencontré une épouse diligente, douée de sagesse, celui-là encore, toute sa vie, voit le mal contrebalancer le bien. Enfin celui qui obtient du sort une femme perverse, celui-là passe sa vie avec, dans sa poitrine, un chagrin qui ronge sans cesse son cœur et son âme ; et le mal est incurable.

Ainsi il n'est pas possible de tromper l'esprit de Zeus ni de lui échapper. Le fils de Japet lui-même, le bienfaisant Prométhée, ne put se soustraire à sa lourde colère, mais il fut contraint, malgré toute son habileté, à porter de terribles chaînes.

→ **La Théogonie : un mythe de souveraineté** (*Encyclopédia Universalis*)

Dès les premiers vers de la *Théogonie* (*Théo-gonia*, “généalogie des dieux”), Hésiode s'affirme comme un poète inspiré, que les Muses ont choisi pour dire « ce qui sera et ce qui fut », et pour célébrer « la race de bienheureux toujours vivants ». Si l'on voulait ne voir dans cette affirmation qu'une référence banale à la vocation poétique, on commettait le plus grave des contresens. En invoquant les Muses, filles de Mémoire (*Mnemosyme*), l'auteur de la *Théogonie* manifeste qu'en vertu de son don de voyance il a qualité pour prononcer une parole chantée (en grec, *mousa*, comme le mot qui donne « Muse »), et pour instaurer la Vérité (*aléthéia*).

→ Mémoire et vérité sont les deux pôles dont la tension définit la parole poétique. La mémoire permet au poète, comme au devin, d'accéder directement dans une vision personnelle aux événements qu'il raconte, d'entrer en contact avec l'autre monde et de déchiffrer d'un coup « ce qui est, ce qui sera, ce qui fut ». *Aléthéia*, qui s'oppose au plan défini par *lèthè* – oubli, silence et nuit –, représente le type de parole magico-religieuse [...]

TEXTE N°3 : Hésiode, *Les Travaux et les jours*

Présentation :

Le mythe des races suit le mythe de Pandore, qui oppose déjà, sous le règne de Zeus, un bonheur avant l'ouverture de la jarre et le malheur qui en découle. La morale du mythe de Pandore est qu'il ne faut pas, comme l'a fait Prométhée, contrarier par la tromperie et la démesure les desseins de Zeus, mais s'y soumettre.

Le mythe des races, qui remonte au temps de Cronos et conduit en cinq degrés à une vision terrifiante de l'avenir, a lui aussi une morale, adressée à Persès, frère du poète : il faut, dans le présent, être juste et modéré, et travailler la terre au lieu de se perdre en chicanes.

1 (...) *En effet, les dieux ont caché aux hommes les ressources de la vie ; sinon, le travail d'un seul jour suffirait pour te procurer la nourriture d'une année entière, même sans rien faire.* (...) Mais Zeus cacha ces ressources, irrité, dans son âme, parce que Prométhée à l'esprit retors l'avait trompé. Voilà pourquoi il médita de créer aux hommes de tristes soucis. Il cacha le feu ; de nouveau alors, le noble fils de Japet trompa la vigilance de Zeus qui lance la foudre et lui déroba le feu, pour les hommes, dans le creux d'une férule. Dans son courroux, Zeus, l'assembleur de nuées, lui dit : « Fils de Japet, toi qui en sais plus que les autres, tu te réjouis d'avoir volé le feu et d'avoir trompé mon âme : voilà une cause de grand malheur pour toi, comme pour les hommes de demain ; je leur donnerai, moi, un fléau, en place du feu ; ils s'en réjouiront tous dans leur cœur et entoureront d'amour leur propre mal.

Il parla ainsi puis se mit à rire, le père des dieux et des hommes. Et il donna, à l'illustre Héphaïstos, l'ordre de former immédiatement un mélange de terre et d'eau, d'y introduire la voix et la vigueur vitale de l'être humain, et d'en faire un beau corps aimable de jeune fille,

semblable, par sa forme, aux déesses immortelles. Ensuite, Athéna devait l'initier à ses travaux le tissage de la toile bien ouvragée; Aphrodite d'or devait répandre la grâce, autour du visage, avec le désir angoissant et les soucis qui rongent les membres. A Hermès, le tueur d'Argos, il ordonna de mettre en elle un caractère de chien et un esprit habile en dissimulation. Il dit, et les dieux obéirent à Zeus souverain, fils de Cronos. Aussitôt le célèbre Boiteux façonna, avec de la terre, un corps semblable à une vierge timide, selon les volontés du Cronide. Athéna, la déesse aux yeux étincelants, la para d'une ceinture et de vêtements. A son cou, les Grâces divines et l'auguste Persuasion attachèrent des colliers d'or, et les Heures à la belle chevelure couronnèrent de fleurs printanières. Pallas Athéna disposa, sur son corps, toute la parure. Alors, dans son sein, le tueur d'Argos forma les mensonges, les propos séducteurs et un caractère perfide, par le vouloir de Zeus qui tonne lourdement ; en elle, le héraut des dieux plaça le langage; et il donna à cette femme le nom de Pandore, parce que tous les habitants de l'Olympe avaient offert ce présent, ce fléau pour les hommes mangeurs de pain. Puis, quand il eut bien achevé sa ruse profonde, insurmontable, le père des deux envoya à Épiméthée, pour lui amener le présent divin, l'illustre tueur d'Argos, le rapide messager. Épiméthée ne se souvint pas que Prométhée lui avait dit de ne jamais accepter un don de Zeus Olympien, mais de le lui renvoyer, de peur qu'il n'en advînt quelque mal pour les mortels. Il l'accepta donc, et, quand il eut le mal, il comprit.

Autrefois les tribus des hommes vivaient, sur la terre, à l'abri des maux, de la pénible fatigue et des maladies douloureuses qui donnent la mort aux humains. Mais la femme ayant, de ses mains, soulevé le couvercle de la jarre, laissa les maux se répandre et prépara, pour les hommes de tristes soucis. Seul, l'Espoir restait où il était, dans son infrangible prison, à l'intérieur de la jarre, près des lèvres du vase, car la femme le devança et replaça le couvercle, selon la volonté de Zeus qui tient l'égide, l'assembleur de nuées. Mais d'autres misères, par milliers, errent parmi les mortels : la terre est remplie de maux, la mer en est remplie. Soit le jour, soit la nuit, à leur fantaisie, les maladies s'en vont à l'aventure porter le mal aux hommes, silencieusement, car le prudent Zeus leur a retiré la parole. C'est ainsi, qu'il est tout à fait impossible d'échapper aux desseins de Zeus.

Si tu veux bien, pour couronner mon récit, je te raconterai une autre histoire, de belle et savante manière ; et toi, recueille-la dans ton esprit. C'est en or que fut formée la première race d'hommes mortels par les éternels habitants de l'Olympe. Ces hommes existaient au temps de Cronos, lorsqu'il régnait dans le ciel. Ils vivaient comme des dieux, le cœur libre d'inquiétudes, à l'abri des fatigues et de la misère; la vieillesse lamentable ne les menaçait pas, mais, sans perdre la vigueur de leurs jambes et de leurs bras, ils menaient joyeuse vie dans les festins, loin de tous les maux ; puis ils mouraient, comme domptés par le sommeil. Tous les biens leur appartenaient la glèbe fertile portait spontanément ses fruits avec une généreuse abondance ; et eux, satisfaits de leur sort, paisibles, ils vivaient de leurs champs, au milieu d'une surabondance de biens. Depuis que la terre a recouvert les hommes de cette race, ils sont devenus, par la volonté du grand Zeus, des Génies bienveillants qui habitent sur la terre, protecteurs des mortels et distributeurs de richesses tel est le royal privilège qu'ils ont obtenu.

De nouveau, les habitants de l'Olympe créèrent, plus tard, une seconde race, bien inférieure, en argent, nullement semblable à la race d'or, ni pour la forme, ni pour l'esprit. Pendant cent ans, l'enfant restait auprès de sa mère attentive, nourrisson tout à fait innocent,

dans sa maison. Mais lorsqu'ils avaient grandi jusqu'à atteindre le terme de l'adolescence, leur (130) vie se prolongeait un court espace de temps, parmi les peines causées par leur sottise ; car ces hommes ne pouvaient s'abstenir, entre eux, d'une démesure insensée ; ils refusaient d'honorer les Immortels et de sacrifier sur les autels sacrés des bienheureux, comme il est juste pour des hommes qui vivent sous un toit. Alors Zeus, fils de Cronos, les ensevelit, dans son irritation, parce qu'ils ne rendaient pas leurs honneurs aux dieux bienheureux, maîtres de l'Olympe. Et, depuis qu'il a recouvert cette race aussi sous la terre, ces hommes sont appelés, par les mortels, Bienheureux des Enfers, génies du second rang, mais entourés de considération, eux aussi.

Et Zeus, père des dieux, créa une autre race d'hommes mortels, la troisième, race de bronze, tout à fait différente de la race d'argent, issue des frênes, redoutable et puissante ; ces hommes n'aimaient que les travaux d'Arès, sources de pleurs, et les œuvres de violence ; ils ne mangeaient pas de pain, mais ils avaient un cœur dur, fait d'acier ; ils étaient redoutables ; grande était leur force ; des bras invincibles poussaient de leurs épaules sur leurs membres vigoureux. Ils avaient des armes de bronze, leurs maisons étaient de bronze et ils travaillaient avec des outils de bronze : le fer noir n'existe pas. Terrassés par leurs propres bras, ils allèrent vers la demeure humide de l'Hadès glacé, sans gloire ; la mort ténébreuse les emporta, tout effrayants qu'ils étaient, et ils quittèrent la lumière brillante du soleil.

Puis, quand la terre eut encore enseveli cette race, Zeus, fils de Cronos, créa, de nouveau, sur la terre universelle nourricière, une quatrième race plus juste et meilleure, race divine de héros que l'on appelle demi-dieux ; c'est celle qui nous a précédés sur la terre sans limites. Les uns tombèrent dans la guerre funeste et la mêlée dévastatrice, soit sous Thèbes aux sept ports, sur la terre cadmienne, dans la lutte pour les troupeaux d'Œdipe, soit à Troie où elle les avait conduits sur des vaisseaux, par delà le grand abîme de la mer, à cause d'Hélène aux beaux cheveux, et où la mort, ultime terme, les enveloppa. Aux autres, Zeus, fils de Cronos, père des dieux, leur assigna une existence et des demeures à l'écart des hommes et les plaça aux extrémités de la terre. Ils habitent, le cœur exempt de soucis, dans les îles des Bienheureux, sur les bords de l'Océan aux profonds tourbillons. Héros fortunés : pour eux la glèbe féconde porte, trois fois par an, une récolte florissante, douce comme le miel. Pourquoi ai-je dû vivre parmi les hommes du cinquième âge, au lieu de mourir avant ou de naître après ? Car, maintenant, c'est bien l'âge de fer ; jamais, pour eux, ne cesseront les fatigues et les peines, ni pendant le jour, ni pendant la nuit ; les dieux leur donneront de pénibles inquiétudes. Toutefois, pour eux aussi, des biens se mêleront aux maux.

Et Zeus détruira encore cette race de mortels, lorsque, en naissant, ils auront les tempes grises. Le père ne sera pas semblable à ses fils, ni les fils à leur père ; l'hôte ne sera plus cher à son hôte, ni le compagnon à son compagnon, ni le frère à son frère, comme auparavant. Ils traiteront leurs parents avec mépris, quand ceux-ci vieilliront ; ils leur adresseront de durs reproches, les misérables sans redouter la vengeance des dieux ; ils ne voudront pas rendre à leurs parents vieillis la nourriture qu'ils en ont reçue. On ne respectera ni la fidélité au serment, ni la justice, ni le bien, mais on honoraera plutôt l'auteur de mauvaises actions et l'insolent ; le droit sera la force et le sentiment de l'honneur aura disparu ; le méchant fera tort à l'honnête homme en l'attaquant par des accusations trompeuses qu'il appuiera d'un serment ; l'envie calomnieuse, qui se réjouit du mal et montre un visage sinistre, s'attachera aux malheureux humains. Et alors, quittant, pour l'Olympe, la terre aux larges routes, cachant leurs beaux corps dans des voiles blancs, Conscience et Équité quitteront les

hommes, pour aller parmi la race des Immortels. Il ne restera aux mortels que les dures souffrances, et, contre le mal, il ne sera point de remède.

(820)

Tels sont les jours qui sont d'un grand profit pour les habitants de la terre ; les autres sont indifférents et sans effets : ils n'apportent rien aux hommes. Tel vante l'un, tel vante l'autre ; mais peu de gens savent la vérité. Tantôt le jour est une marâtre, tantôt une mère. Bienheureux l'homme qui, instruit de leur valeur, fait sa besogne, irréprochable devant les Immortels, sachant consulter les auspices et s'abstenir de transgresser la règle.

TEXTE N°4 : Ovide (-43 à 18 ap JC), *Les Métamorphoses*; env. An I, traduction (légèrement adaptée) de G.T. Villenave, Paris, 1806, livre premier.

ARGUMENT. Description du chaos qui fut changé en quatre éléments. Succession des quatre âges du monde. Révolte des Géants et leur punition. Déluge. Deucalion et Pyrrha repeuplent la terre. Apollon vainqueur du serpent Python. Métamorphoses de Daphné en laurier, de la nymphe Io en génisse, de Syrinx en roseau. Mort d'Argus. Naissance d'Épaphus.

Invocation (I, 1-4)

Inspiré par mon génie, je vais chanter les êtres et les corps qui ont été revêtus de formes nouvelles, et qui ont subi des changements divers. Dieux, auteurs de ces métamorphoses, favorisez mes chants lorsqu'ils retraceront sans interruption la suite de tant de merveilles depuis les premiers âges du monde jusqu'à nos jours.

Origine du monde (I, 5-20)

Avant la formation de la mer, de la terre, et du ciel qui les environne, la nature dans l'univers n'offrait qu'un seul aspect; on l'appela chaos, masse grossière, informe, qui n'avait que de la pesanteur, sans action et sans vie, mélange confus d'éléments qui se combattaient entre eux. Aucun soleil ne prêtait encore sa lumière au monde; la lune ne faisait point briller son croissant argenté; la terre n'était pas suspendue, balancée par son poids, au milieu des airs; l'océan, sans rivages, n'embrassait pas les vastes flancs du globe. L'air, la terre, et les eaux étaient confondus : la terre sans solidité, l'onde non fluide, l'air privé de lumière. Les éléments étaient ennemis; aucun d'eux n'avait sa forme actuelle. Dans le même corps le froid combattait le chaud, le sec attaquait l'humide; les corps durs et ceux qui étaient sans résistance, les corps les plus pesants et les corps les plus légers se heurtaient, sans cesse opposés et contraires.

Séparation des éléments (I, 21-75)

Un dieu, ou la nature plus puissante, termina tous ces combats, sépara le ciel de la terre, la terre des eaux, l'air le plus pur de l'air le plus grossier. Le chaos étant ainsi débrouillé, les éléments occupèrent le rang qui leur fut assigné, et reçurent les lois qui devaient maintenir entre eux une éternelle paix. Le feu, qui n'a point de pesanteur, brilla dans le ciel, et occupa la région la plus élevée. Au-dessous, mais près de lui, vint se placer l'air par sa légèreté. La terre, entraînant les éléments épais et solides, fut fixée plus bas par son propre poids. La dernière place appartint à l'onde, qui, s'étendant mollement autour de la terre, l'embrassa de toutes parts.

Après que ce dieu, quel qu'il fût, eut ainsi débrouillé et divisé la matière, il arrondit la terre pour qu'elle fût égale dans toutes ses parties. Il ordonna qu'elle fût entourée par la mer, et

la mer fut soumise à l'empire des vents, sans pouvoir franchir ses rivages. Ensuite il forma les fontaines, les vastes étangs, et les lacs, et les fleuves, qui, renfermés dans leurs rives tortueuses, et dispersés sur la surface de la terre, se perdent dans son sein, ou se jettent dans l'océan; et alors, coulant plus librement dans son enceinte immense et profonde, ils n'ont à presser d'autres bords que les siens. Ce dieu dit, et les plaines s'étendirent, les vallons s'abaissèrent, les montagnes élevèrent leurs sommets, et les forêts se couvrirent de verdure.

Ainsi que le ciel est coupé par cinq zones, deux à droite, deux à gauche, et une au milieu, qui est plus ardente que les autres, ainsi la terre fut divisée en cinq régions qui correspondent à celles du ciel qui l'environne. La zone du milieu, brûlée par le soleil, est inhabitable; celles qui sont vers les deux pôles se couvrent de neiges et de glaces éternelles : les deux autres, placées entre les zones polaires et la zone du milieu, ont un climat tempéré par le mélange du chaud et du froid. Étendu sur les zones, l'air, plus léger que la terre et que l'onde, est plus pesant que le feu.

C'est dans la région de l'air que l'auteur du monde ordonna aux vapeurs et aux nuages de s'assembler, au tonnerre de gronder pour effrayer les mortels, aux vents d'exciter la foudre, la grêle et les frimas; mais il ne leur abandonna pas le libre empire des airs. Le monde, qui résiste à peine à leur impétuosité, quoiqu'ils ne puissent franchir les limites qui leur ont été assignées, serait bientôt bouleversé, tant est grande la division qui règne entre eux, S'il leur était permis de se répandre à leur gré sur la terre !

Eurus fut relégué vers les lieux où naît l'aurore, dans la Perse, dans l'Arabie, et sur les montagnes qui reçoivent les premiers rayons du jour. Zéphyr eut en partage les lieux où se lève l'étoile du soir, où le soleil éteint ses derniers feux. L'horrible Borée envahit la Scythie et les climats glacés du septentrion. Les régions du midi furent le domaine de l'Auster pluvieux, au front couvert de nuages éternels; et par-delà le séjour des vents fut placé l'éther, élément fluide et léger, dépouillé de l'air grossier qui nous environne.

À peine tous ces corps étaient-ils séparés, assujettis à des lois immuables, les astres, longtemps obscurcis dans la masse informe du chaos, commencèrent à briller dans les cieux. Les étoiles et les dieux y fixèrent leur séjour, afin qu'aucune région ne fût sans habitants. Les poissons peuplèrent l'onde; les quadrupèdes, la terre; les oiseaux, les plaines de l'air.

Création de l'homme (I, 76-88)

Un être plus noble et plus intelligent, fait pour dominer sur tous les autres, manquait encore à ce grand ouvrage. L'homme naquit : et soit que l'architecte suprême l'eût animé d'un souffle divin, soit que la terre conservât encore, dans son sein, quelques-unes des plus pures parties de l'éther dont elle venait d'être séparée, et que le fils de Japet, détrempant cette semence féconde, en eût formé l'homme à l'image des dieux, arbitres de l'univers; l'homme, distingué des autres animaux dont la tête est inclinée vers la terre, put contempler les astres et fixer ses regards sublimes dans les cieux. Ainsi la matière, auparavant informe et stérile, prit la figure de l'homme, jusqu'alors inconnue à l'univers.

Les quatre âges (I, 89-150)

L'âge d'or commença. Alors les hommes gardaient volontairement la justice et suivaient la vertu sans effort. Ils ne connaissaient ni la crainte, ni les supplices; des lois menaçantes n'étaient point gravées sur des tables d'airain; on ne voyait pas des coupables tremblants redouter les regards de leurs juges, et la sûreté commune être l'ouvrage des magistrats.

Les pins abattus sur les montagnes n'étaient pas encore descendus sur l'océan pour visiter des plages inconnues. Les mortels ne connaissaient d'autres rivages que ceux qui les avaient vus naître. Les cités n'étaient défendues ni par des fossés profonds ni par des remparts. On ignorait et la trompette guerrière et l'airain courbé du clairon. On ne portait ni casque, ni épée; et ce n'étaient pas les soldats et les armes qui assuraient le repos des nations.

La terre, sans être sollicitée par le fer, ouvrait son sein, et, fertile sans culture, produisait tout d'elle-même. L'homme, satisfait des aliments que la nature lui offrait sans effort, cueillait les fruits de l'arbousier et du cornouiller, la fraise des montagnes, la mûre sauvage qui croît sur la ronce épineuse, et le gland qui tombait de l'arbre de Jupiter. C'était alors le règne d'un printemps éternel. Les doux zéphyrs, de leurs tièdes haleines, animaient les fleurs écloses sans semence. La terre, sans le secours de la charrue, produisait d'elle-même d'abondantes moissons. Dans les campagnes s'épanchaient des fontaines de lait, des fleuves de nectar; et de l'écorce des chênes le miel distillait en bienfaisante rosée.

Lorsque Jupiter eut précipité Saturne dans le sombre Tartare, l'empire du monde lui appartint, et alors commença l'âge d'argent, âge inférieur à celui qui l'avait précédé, mais préférable à l'âge d'airain qui le suivit. Jupiter abrégea la durée de l'antique printemps; il en forma quatre saisons qui partagèrent l'année : l'été, l'automne inégale, l'hiver, et le printemps actuellement si court. Alors, pour la première fois, des chaleurs dévorantes embrasèrent les airs; les vents formèrent la glace de l'onde condensée. On chercha des abris. Les maisons ne furent d'abord que des antres, des arbrisseaux touffus et des cabanes de feuillages. Alors il fallut confier à de longs sillons les semences de Cérès; alors les jeunes taureaux gémirent fatigués sous le joug.

Aux deux premiers âges succéda l'âge d'airain. Les hommes, devenus féroces, ne respiraient que la guerre; mais ils ne furent point encore tout à fait corrompus. L'âge de fer fut le dernier. Tous les crimes se répandirent avec lui sur la terre. La pudeur, la vérité, la bonne foi disparurent. À leur place dominèrent l'artifice, la trahison, la violence, et la coupable soif de posséder. Le nautonier confia ses voiles à des vents qu'il ne connaissait pas encore; et les arbres, qui avaient vieilli sur les montagnes, en descendirent pour flotter sur des mers ignorées. La terre, auparavant commune aux hommes, ainsi que l'air et la lumière, fut partagée, et le laboureur défiant traça de longues limites autour du champ qu'il cultivait. Les hommes ne se bornèrent point à demander à la terre ses moissons et ses fruits, ils osèrent pénétrer dans son sein; et les trésors qu'elle recelait, dans des antres voisins du Tartare, vinrent agraver tous leurs maux. Déjà sont dans leurs mains le fer, instrument du crime, et l'or, plus pernicieux encore. La Discorde combat avec l'un et l'autre. Sa main ensanglantée agite et fait retentir les armes homicides. Partout on vit de rapine. L'hospitalité n'offre plus un asile sacré. Le beau-père redoute son gendre. L'union est rare entre les frères. L'époux menace les jours de sa compagne; et celle-ci, les jours de son mari. Des marâtres cruelles mêlent et préparent d'horribles poisons : le fils hâte les derniers jours de son père. La piété languit, méprisée; et Astrée [= la Justice] quitte enfin cette terre souillée de sang, et que les dieux ont déjà abandonnée.

Extrait de la préface des *Métamorphoses* de Jean-Pierre Néraudon, Folio classique, Gallimard, 1992

LES ARCANES DU MONDE

Légende dorée, légende des siècles, bible ou génie du paganisme, voici une œuvre qui en plus de douze mille vers conte deux cent trente et une histoires de métamorphoses qui remontent pour beaucoup à l'enfance du monde. C C'était un temps où l'on ne marchait que sur des métamorphoses, un temps où tout était *contigu*, les dieux et les hommes, les plantes et les minéraux, sous un ciel habité par les dieux et qui n'était point inaccessible aux héros, un temps où le monde, façonné par le créateur, se complétait de temps à autre de créatures nouvelles. (Voir Italo Calvino, « Ovide et la contiguïté universelle », dans *La Machine littérature*, Le Seuil, 1984, p. 119).

En ce temps-là se déterminaient les mystères qu'il appartient aux poètes de révéler, pour apprendre aux hommes que rien n'est dû au hasard et que les étrangetés du monde peuvent s'expliquer.

Ovide pose dès le début l'orientation de son récit—de la genèse il conduira son lecteur au temps d'Auguste — et son sujet, les métamorphoses. Au sujet il reste fidèle et aussi à la chronologie, mais il évite la linéarité quelle postule par l'artifice de récits intégrés qui en brisent la continuité contraignante. La technique du récit secondaire délégué à un personnage du récit principal n'a pas seulement pour conséquence de perturber la logique temporel elle appelle à l'existence les héros à qui le poète confie sa parole. Ainsi parlent à sa place, et longuement, les filles de Minyas, Orphée, Pythagore ; d'autres encore plus brièvement, sont maîtres du récit. Existent-ils donc ces héros qui parlent, comme a existé Pythagore, comme existe le poète ? Où les imagine-t-il, quand, soudain, il les apostrophe avec la familiarité qu'autorise sa fonction de poète ? Et comment comprendre que le temps historique succède sans solution de continuité au temps mythologique ? Ne sont-ils donc pas hétérogènes ?

LA MYTHOLOGIE APPRIVOISÉE

Ovide écrit dans les *Amours* : « L'inspiration créatrice les poètes se donne libre cours et n'astreint pas ses paroles à la vérité historique¹. » Ainsi il ne croit pas à ses histoires. Il multiplie cependant les effets qui les rendent troches de nous. Ce sont des gestes rapidement esquissés d'offrent à l'imagination le support immédiat d'une attitude vraie, ou des détails d'un réalisme presque trivial, parfois anachronique. D'autres effets ne sont pas une concession de l'art ou de l'artifice au réel. Entre la réalité et le texte écrit, s'interpose souvent une œuvre d'art. Dans l'immense musée qu'était le monde ancien, Ovide a puisé des images peintes ou sculptées qui représentaient les histoires de la mythologie². Les fresques de Pompéi, celles qui sont contemporaines des *Métamorphoses* ou qui leur ont postérieures, ont avec le texte des rapports manifestes mais dont il est impossible de savoir en quel sens ils fonctionnent. Peu importe du reste, ce qui compte, c'est que les *Métamorphoses* sont comme le catalogue d'un musée imaginaire, elles sont le commentaire d'œuvres absentes qu'elles rappellent à la mémoire.

Si l'imagination est suscitée par les images, le cœur la multiplication des analyses psychologique qui le mettent en sympathie avec les souffrances subtilement analysées de ces héros de la fiction. Ovide fouille les cœurs avec une inlassable minutie et surtout ceux que frappent les tourments de l'amour, ou plutôt du désir. X sentiment est presque partout présent, parce qu'il est la cause principale des métamorphoses. C'est à lui qu'obéissent Apollon, quand il poursuit Daphné, Jupiter quand il « revêt diverses formes pour séduire Callisto, Europe et d'autres femmes, ou Myrrha quand elle rêve de partager la louche de son père. Ovide traque toutes les manifestations du désir, et, dans chacune, il épouse les possibilités psychologiques qu'elles impliquent. Il connaît les ruses le désir tend à la morale et il multiplie, pour les débusquer, les finesse et les variations, les formules attendues et paradoxales dont se confortent les cœurs endoloris. Ce monde foisonnant des mystères primordiaux qui sécrète en soi son propre tragique est décrit avec la langue de la civilisation la plus policée et la plus mondaine. Ovide joue avec son sujet, il le tourne et le retourne avec une délectation communicative et qui fait, ici ou là, sourire. Il use des figures comme d'un instrument d'investigation et de découverte à la fois qui tonne et ravit.

LES FRISSONS DE L'HORREUR, UN MAÎTRE DU FANTASTIQUE

Ovide civilise la sauvagerie, l'apprivoise dans ses formules scintillantes, et fait du désir amoureux, fût-il incestueux, et de la cruauté des destins les sujets possibles une conversation mondaine. Le plaisir serait grand à n'être qu'esthétique, et il suffirait à justifier la lecture de l'œuvre. Mais ce serait la réduire gravement que de la lire ainsi, ou de ne la lire

qu'ainsi[^] Certaines métamorphoses, décrites longuement, comme s'il était possible de donner voir l'inconcevable et de justifier l'indescriptible, sont profondément troublantes, parce que soudain leur monstruosité semble possible. Et il y a aussi, pour nous troubler, l'horreur, à un point parfois à peine soutenable, me celle de la langue coupée de Philomèle qui tombée lu sol s'efforce encore de parler (VI, 555-560), Ovide est un maître du fantastique. Il joue alternativement à rapprocher de nous ses histoires par des effets de sympathie et de réel et à les éloigner par l'humour et l'habileté, excessive ou trop exhibée. Ce double mouvement produit un vertige, légère faille de récit où peut s'engouffrer l'inquiétude. Comment être sûr que tout cela est fabuleux et seulement fabuleux, alors que d'obscures terreurs réveillées tressaillent au fond de notre âme ?

TEXTE N°5 : Lucrèce, Ier s ècle avt JC, *De la nature des choses (De natura rerum)*

A. Hymne à Vénus [1,1-43]

[1,1] Mère des Romains, charme des dieux et des hommes, bienfaisante Vénus, c'est toi qui, fécondant ce monde placé sous les astres errants du ciel, peuples la mer chargée de navires, et la terre revêtue de moissons; c'est par toi que tous les êtres sont conçus, et ouvrent leurs yeux naissants à la lumière. Quand tu parais, ô déesse, le vent tombe, les nuages se dissipent; la terre déploie sous tes pas ses riches tapis de fleurs; la surface des ondes te sourit, et les cieux apaisés versent un torrent de lumière resplendissante.

[1,10] Dès que les jours nous offrent le doux aspect du printemps, dès que le zéphyr captif recouvre son haleine féconde, le chant des oiseaux que tes feux agitent annonce d'abord ta présence, puis, les troupeaux enflammés bondissent dans les gras pâturages et traversent les fleuves rapides tant les êtres vivants, épris de tes charmes et saisis de ton attrait, aiment à te suivre partout où tu les entraînes! Enfin, dans les mers, sur les montagnes, au fond des torrents, et dans les demeures touffues des oiseaux, et dans les vertes campagnes, [1,20] ta douce flamme pénètre tous les cœurs, et fait que toutes les races brûlent de se perpétuer. Ainsi donc, puisque toi seule gouvernes la nature, puisque, sans toi rien ne jaillit au séjour de la lumière, rien n'est beau ni aimable, sois la compagne de mes veilles, et dicte-moi ce poème que je tente sur la Nature, pour instruire notre cher Memmius. Tu as voulu que, paré de mille dons, il brillât toujours en toutes choses: aussi, déesse, faut-il couronner mes vers de grâces immortelles.

[1,30] Fais cependant que les fureurs de la guerre s'assoupissent, et laissent en repos la terre et l'onde. Toi seule peux rendre les mortels aux doux loisirs de la paix, puisque Mars gouverne les batailles, et que souvent, las de son farouche ministère, il se rejette dans tes bras, et là, vaincu par la blessure d'un éternel amour, il te contemple, la tête renversée sur ton sein; son regard, attaché sur ton visage, se repaît avidement de tes charmes; et son âme demeure suspendue à tes lèvres. Alors, ô déesse, quand il repose sur tes membres sacrés, [1,40] et que, penchée sur lui, tu l'enveloppes de tes caresses, laisse tomber à son oreille quelques douces paroles, et demande-lui pour les Romains une paix tranquille.

II- HOMERE (ENVIRON VIII^E SIECLE AVT JC), L'ILIADE ET L'ODYSSEE, POEMES EPIQUES

TEXTE 1 : L'Iliade, chant 1, la fureur d'Achille. Traduction de Paul Mazon (Classiques en Poche).

Chante, déesse1, la colère2 d'Achille, le fils de Pélée ; détestable colère, qui aux Achéens valut des souffrances sans nombre et jeta en pâture à Hadès tant d'âmes fières de héros, tandis que de ces héros mêmes elle faisait la proie des chiens et de tous les oiseaux du ciel – pour l'achèvement du dessein de Zeus. Pars du jour où une querelle tout d'abord divisa le fils d'Atrée3, protecteur de son peuple, et le divin Achille.

Qui des dieux les mit donc aux prises en telle querelle et bataille ? Le fils de Létô et de Zeus4 (Apollon). C'est lui qui, courroucé contre le roi, fit par toute l'armée grandir un mal cruel, dont les hommes allaienmourant; cela, parce que le fils d'Atrée avait fait affront à Chrysès, son prêtre. Chrysès était venu aux fines nef des Achéens, pour racheter sa fille, porteur d'une immense rançon et tenant en main, sur son bâton d'or, les bandelettes5 de l'archer Apollon ; et il suppliait tous les Achéens, mais surtout les deux fils d'Atrée, bons rangeurs de guerriers: « Atrides, et vous aussi, Achéens aux bonnes jambières, puissent les dieux, habitants de l'Olympe, vous donner de détruire la ville de Priam, puis de rentrer sans mal dans vos foyers ! Mais, à moi, puissiez-vous aussi rendre ma fille ! et, pour ce, agréez la rançon que voici, par égard pour le fils de Zeus, pour l'archer Apollon. »

Lors tous les Achéens en rumeur d'acquiescer: qu'on ait respect du prêtre ! que l'on agrée la splendide rançon ! Mais cela n'est point du goût d'Agamemnon, le fils d'Atrée. Brutalement il congédie Chrysès, avec rudesse il ordonne : « Prends garde, vieux, que je ne te rencontre encore près des nef creuses, soit à y traîner aujourd'hui, ou à y revenir demain. Ton bâton, la parure même du dieu pourraient alors ne te servir de rien. Celle que tu veux, je ne la rendrai pas. La vieillesse l'atteindra auparavant dans mon palais, en Argos, loin de sa patrie, allant et venant devant le métier et, quand je l'y appelle, accourant à mon lit6. Va, et plus ne m'irrite, si tu veux partir sans dommage. »

Il dit, et le vieux, à sa voix, prend peur et obéit. Il s'en va en silence, le long de la grève où bruit la mer, et, quand il est seul, instamment le vieillard implore sire Apollon, fils de Létô aux beaux cheveux: « Entends-moi, dieu à l'arc d'argent, qui protèges Chrysé et Cilla la divine, et sur Ténédos règnes souverain ! Ô Sminthée7, si jamais j'ai élevé pour toi un temple qui t'ait plu, si jamais j'ai pour toi brûlé de gras cuisseaux de taureaux et de chèvres, accomplis mon désir : fassent tes traits payer mes pleurs aux Danaens8 ! »

Il dit : Phœbos Apollon entend sa prière, et il descend des cimes de l'Olympe, le cœur en courroux, ayant à l'épaule, avec l'arc, le carquois aux deux bouts bien clos; et les flèches sonnent sur l'épaule du dieu courroucé, au moment où il s'ébranle et s'en va, pareil à la nuit. Il vient se poster à l'écart des nef, puis lâche son trait. Un son terrible jaillit de l'arc d'argent. Il s'en prend aux mulets d'abord, ainsi qu'aux chiens rapides. Après quoi, c'est sur les hommes qu'il tire et décoche sa flèche aiguë; et les bûchers funèbres, sans relâche, brûlent par centaines.

Neuf jours durant, les traits du dieu s'envolent ainsi à travers l'armée. Le dixième jour, Achille appelle les gens à l'assemblée9. La déesse aux bras blancs, Héré, vient de lui mettre au cœur cette pensée. Elle a souci des Danaens à les voir mourir de la sorte. Lors donc que tous sont là, formés en assemblée, Achille aux pieds rapides se lève et leur dit : « Fils

d’Atréa, j’imagine que nous allons bientôt, rejetés loin du but, retourner sur nos pas – du moins si nous pouvons échapper à la mort : guerre et peste frappant ensemble finiront par avoir raison des Achéens ! Allons, interrogeons un devin ou un prêtre – voire un interprète de songes : le songe aussi est message de Zeus. C’est lui qui nous dira d’où vient ce grand courroux de Phœbos Apollon, s’il se plaint pour un vœu, une hécatombe¹⁰ omise ; et nous verrons alors s’il répond à l’appel du fumet des agneaux et des chèvres sans tache, et s’il veut bien, de nous, écarter le fléau. »

Il dit et se rassied. Et voici que se lève Calchas, fils de Thestor, de beaucoup le meilleur des devins, qui connaît le présent, le futur, le passé, et qui a su conduire les nefes des Achéens jusques à Ilion par l’art divinatoire qu’il doit à Phœbos Apollon. Sagement il prend la parole et dit : « Achille, cher à Zeus, tu veux qu’ici j’explique le courroux d’Apollon, le seigneur Archer : eh bien ! je parlerai. Mais toi, comprends-moi bien, et jure-moi d’abord de m’être un franc appui, en paroles et en actes. Je vais, j’imagine, irriter quelqu’un dont la puissance est grande parmi les Argiens, à qui obéissent tous les Achéens. Un roi a toujours l’avantage, quand il s’en prend à un vilain. Il peut bien pour un jour digérer sa colère : il n’en garde pas moins pour plus tard sa rancune au fond de sa poitrine, jusqu’à l’heure propice à la satisfaire. Vois donc si tu es prêt à garantir ma vie. »

Achille aux pieds rapides alors lui répond : « Rassure-toi, et, en toute franchise, dis-nous ce que tu sais être l’arrêt des dieux. Non, par Apollon cher à Zeus, à qui, Calchas, va ta prière, lorsque tu veux aux Danaens révéler les arrêts du ciel, non, tant que je vivrai, tant qu’ici-bas j’aurai les yeux ouverts, nul, près de nos nefes creuses, ne portera sur toi sa lourde main, nul entre tous les Danaens, quand tu nommerais même ici Agamemnon, qui aujourd’hui se flatte d’être de beaucoup le premier dans ce camp. »

Le devin sans reproche lors se rassure et dit : « Ce n’est pas pour un vœu, une hécatombe omise, qu’ici se plaint le dieu. C’est pour son prêtre, à qui Agamemnon a fait affront naguère, en refusant de délivrer sa fille et d’agrémenter une rançon. Voilà pourquoi l’Archer vous a octroyé des souffrances et vous en octroiera encore. Des Danaens il n’écartera pas le fléau outrageux, avant qu’ils n’aient à son père rendu la vierge aux yeux vifs, sans marché, sans rançon, et mené à Chrysé une sainte hécatombe. Ce jour-là seulement, nous le pourrons apaiser et convaincre. »

Il dit et se rassied. Et voici que se lève le héros, fils d’Atréa, le puissant prince Agamemnon. Il est des plus chagrins ; terriblement ses entrailles se gonflent d’une noire fureur ; ses yeux paraissent un feu étincelant. Et, d’abord, sur Calchas dardant un œil mauvais, il dit : « Prophète de malheur, jamais tu n’as rien dit qui fût fait pour me plaire. En toute occasion, ton cœur trouve sa joie à prédire le malheur. Mais, de bonheur, jamais tu n’en annonces, jamais tu n’en amènes. Et tu viens encore aujourd’hui déclarer, au nom des dieux, à la face des Danaens, que, si l’Archer leur cause des souffrances, c’est parce que j’ai, moi, refusé d’agrémenter la splendide rançon de cette fille, Chryséis. Il est vrai : j’aime mieux, de beaucoup, la garder chez moi. Je la préfère à Clytemnestre même, ma légitime épouse. Non, elle ne lui cède en rien, pour la stature ni le port, pour l’esprit ni pour l’adresse. Et, malgré tout cela, je consens à la rendre, si c’est le bon parti : j’aime mieux voir mon armée saine et sauve que perdue ! Mais alors, sans retard, préparez-moi une autre part d’honneur¹¹, pour que je ne sois pas, seul des Argiens, privé de telle part : ce serait malséant. Et – vous le voyez tous – ma part, à moi, s’en va ailleurs. »

Lors le divin Achille aux pieds infatigables dit : « Illustre fils d’Atréa, pour la cupidité,

tu n'as pas ton pareil ! Et comment les Achéens magnanimes pourraient-ils te donner semblable part d'honneur ? Nous n'avons pas, que je sache, de trésor commun en réserve. Tout ce que nous avons tiré du sac des villes a été partagé : sied-il que les gens de nouveau le rapportent à la masse ? Quitte, pour l'instant, cette femme au dieu, et nous, les Achéens, nous te la revaudrons au triple et au quadruple, si Zeus nous donne un jour de ravager Troie aux bonnes murailles. »

Le roi Agamemnon en réponse lui dit : « Non, non, ne cherche pas, pour brave que tu sois, Achille pareil aux dieux, à me dérober ta pensée : je ne me laisserai surprendre ni séduire. Prétends-tu donc, quand toi, tu garderas ta part, qu'ainsi je me morfonde, moi, privé de la mienne ? Et est-ce là pourquoi tu m'invites à rendre celle dont il s'agit ? Si les Achéens magnanimes me donnent une part d'honneur en rapport avec mes désirs et égale à ce que je perds, soit ! Mais, s'ils me la refusent, c'est moi qui irai alors prendre la tienne, ou celle d'Ajax, ou celle d'Ulysse – la prendre et l'emmener. Et l'on verra la fureur de celui chez qui j'irai !... Mais à cela nous songerons plus tard. Pour l'instant, allons ! à la mer divine tirons la nef noire ; formons une équipe choisie de rameurs ; puis embarquons une hécatombe ; faisons monter à bord la jolie Chryséis ; enfin qu'un chef soit pris parmi ceux qui ont voix au conseil, Ajax, Idoménée, ou le divin Ulysse – ou toi-même, toi, le fils de Pélée, l'homme entre tous terrible, pour accomplir le sacrifice par lequel tu sauras apaiser le Préservateur12. »

Achille aux pieds rapides sur lui lève un œil sombre et dit : « Ah ! cœur vêtu d'effronterie et qui ne sais songer qu'au gain ! Comment veux-tu qu'un Achéen puisse obéir de bon cœur à tes ordres, qu'il doive aller en mission ou marcher à un franc combat ? Car, enfin, ce n'est pas à cause de ces Troyens belliqueux que je suis venu, moi, me battre ici. À moi, ils n'ont rien fait. Jamais ils n'ont ravi mes vaches ou mes cavales ; jamais ils n'ont saccagé les moissons de notre Phthie¹³ fertile et nourricière : il est entre nous trop de monts ombreux, et la mer sonore ! C'est toi, toi, l'effronté, que nous avons suivi, pour te plaire, pour vous obtenir aux frais des Troyens une récompense, à vous, Ménélas et toi, face de chien ! Et de cela tu n'as cure ni souci ! et tu viens, de ton chef, me menacer maintenant de m'enlever ma part d'honneur, la part que j'ai gagnée au prix de tant de peines et que m'ont octroyée les fils des Achéens ! Jamais pourtant ma part n'est égale à la tienne, lorsque les Achéens ravagent quelque bonne ville troyenne. Dans la bataille bondissante, ce sont mes bras qui font le principal¹⁴ ; mais, vienne le partage, la meilleure part est pour toi. Elle est mince au contraire – et j'y tiens d'autant plus – la part, que, moi, je rapporte à mes nef, quand j'ai assez peiné à la bataille. Mais, cette fois, je repars pour la Phthie. Mieux vaut cent fois rentrer chez moi avec mes nef recourbées. Je me vois mal restant ici, humilié¹⁵, à t'amasser opulence et fortune ! »

Agamemnon protecteur de son peuple, répond : « Eh ! suis donc, si ton cœur en a telle envie. Ce n'est pas moi qui te supplie de rester ici pour me plaire. J'en ai bien d'autres prêts à me rendre hommage, et, avant tous, le prudent Zeus. Tu es bien pour moi le plus odieux de tous les rois issus de Zeus. Ton plaisir toujours, c'est la querelle, la guerre et les combats. Pourtant, si tu es fort, ce n'est qu'au Ciel que tu le dois... Va-t'en chez toi, avec tes nef, tes camarades ; va régner sur tes Myrmidons : de toi je n'ai cure et me moque de ta rancune. Entends pourtant ma menace. Si Phœbos Apollon m'enlève Chryséis, je la ferai mener par une nef et des hommes à moi ; mais, à mon tour, en personne, j'irai jusqu'à ta baraque, et j'en emmènerai la jolie Briséis, ta part, à toi, pour que tu saches combien je suis plus fort que toi, et que tout autre à l'avenir hésite à me parler comme on parle à un pair et à s'égaler à moi devant moi. »

Il dit, et le chagrin prend le fils de Pélée, et, dans sa poitrine virile, son cœur balance entre deux desseins. Tirera-t-il le glaive aigu pendu le long de sa cuisse ? du même coup, il fait lever les autres¹⁶, et lui, il tue l’Atride. Ou calmera-t-il son dépit et domptera-t-il sa colère ? Mais, tandis qu’en son âme et son cœur il remue ces pensées et qu’il tire déjà du fourreau sa grande épée, Athéné vient du ciel. C’est Héré (Héra) qui la dépêche, la déesse aux bras blancs, qui en son cœur les aime et les protège également tous deux. Elle s’arrête derrière le Péléide et lui met la main sur ses blonds cheveux – visible pour lui seul : nul autre ne la voit. Achille est saisi de stupeur ; il se retourne et aussitôt reconnaît Pallas Athéné. Une lueur terrible s’allume dans ses yeux, et, s’adressant à elle, il dit ces mots ailés : « Que viens-tu faire encore, fille de Zeus qui tient l’égide¹⁷ ? Viens-tu donc voir l’insolence d’Agamemnon, le fils d’Atrée ? Eh bien ! je te le déclare, et c’est là ce qui sera : son arrogance lui coûtera bientôt la vie. »

La déesse aux yeux pers, Athéné, lui répond : « Je suis venue du ciel pour calmer ta fureur : me veux-tu obéir ? La déesse aux bras blancs, Héré, m’a dépêchée, qui, en son cœur, vous aime et vous protège également tous deux. Allons ! Clos ce débat, et que ta main ne tire pas l’épée. Contente-toi de mots, et, pour l’humilier, dis-lui ce qui l’attend. Va, je te le déclare, et c’est là ce qui sera : on t’offrira un jour trois fois autant de splendides présents pour prix de cette insolence. Contiens-toi et obéis-nous. » Achille aux pieds rapides lors lui répond ainsi : « Un ordre de vous deux, déesse, est de ceux qu’on observe. Quelque courroux que je garde en mon cœur, c’est là de bon parti. Qui obéit aux dieux, des dieux est écouté. » (...)

Cependant, le fils de Pélée de nouveau, en mots insultants, interpelle le fils d’Atrée et laisse aller sa colère : « Sac à vin ! œil de chien et cœur de cerf¹⁸ ! Jamais tu n’as eu le courage de t’armer pour la guerre avec tes gens, ni de partir pour un aguet avec l’élite achéenne : tout cela te semble la mort ! Certes il est plus avantageux, sans s’éloigner du vaste camp des Achéens, d’arracher les présents qu’a reçus à quiconque te parle en face. Ah ! le beau roi, dévoreur de son peuple ! il faut qu’il commande à des gens de rien : sans quoi, fils d’Atrée, tu aurais aujourd’hui lancé ton dernier outrage. Eh bien ! je te le déclare, et j’en jure un grand serment. – Ce bâton m’en soit témoin, qui jamais plus ne poussera ni de feuilles ni de rameaux, et, maintenant qu’il a quitté l’arbre où il fut coupé dans la montagne, jamais plus ne refleurira ! Le bronze en a rasé le feuillage et l’écorce, et le voici maintenant entre les mains des fils des Achéens qui rendent la justice et, au nom de Zeus, maintiennent ledroit¹⁹. Ce sera là pour toi le plus sûr des serments. – Un jour viendra où tous les fils des Achéens sentiront en eux le regret d’Achille ; de ce moment-là, malgré ton déplaisir, tu ne pourras plus leur être en rien utile, quand, par centaines, ils tomberont mourants sous les coups d’Hector meurtrier. Alors, au fond de toi, tu te déchireras le cœur, dans ton dépit d’avoir refusé tout égard au plus brave des Achéens. »

TEXTE 2 : L’Odyssée chant I, v. 1-10. Invocation à la Muse (trad. Philippe Jaccottet), éd. La Découverte/Syros, coll. La Découverte Poche, 2004 (première parution 1955), chant I, 1-5, p. 12.

1 Ô Muse, conte-moi l’aventure de l’Inventif : celui qui pilla Troie, qui pendant des années erra, voyant beaucoup de villes, découvrant beaucoup d’usages, souffrant beaucoup d’angoisses dans son âme sur la mer

5 pour défendre sa vie et le retour de ses marins sans en pouvoir sauver un seul, quoi qu’il en

eût ; par leur propre fureur ils furent perdus en effet, ces enfants qui touchèrent aux troupeaux du dieu d'En Haut, le Soleil qui leur prit le bonheur du retour...

10 À nous aussi, Fille de Zeus, conte un peu ces exploits !

TEXTE 3 : L'Odyssée chant V, Ulysse refusant l'offre de Calypso

Résumé de l'épisode : Son navire disloqué, Ulysse parvient à lier ensemble quille et mât en une épave qui dérive neuf jours durant et l'emporte jusqu'au bout du monde, dans l'île idyllique d'Ogygie où vit Calypso. La nymphe l'accueille avec amour. Elle lui propose de le rendre immortel et jeune à tout jamais, ce qu'il refuse, restant là sept années à pleurer un retour impossible avant que Zeus n'accepte de le libérer. Sur l'injonction d'Hermès, Calypso doit se résoudre à le laisser partir ; elle lui offre son aide pour construire un radeau.

Extrait : Ulysse pleurant sur l'île de Calypso, 151-191, traduction par Philippe Jaccottet.

Il était sur le promontoire ; ses larmes n'avaient pas séché, et toute la douceur de la vie s'écoulait avec ses larmes ; la nymphe ne lui plaisait plus. Il n'en passait pas moins les nuits, mais par devoir, dans la grotte profonde : elle ardente, lui sans ardeur mais, le jour, il allait s'asseoir sur les pierres des grèves et il pleurait en regardant la mer sans moissons. La nymphe merveilleuse en s'approchant lui dit : "Malheureux, va ! ne pleure plus toujours, et que ta vie ne se consume point ! Je veux bien te donner congé... Allons ! coupe de longues poutres à la hache, et construis-en une barque assez grande, avec un pont assez haut, afin qu'elle t'emporte dans les brumes de la mer. Moi, j'y déposerai le vin pourpre, le pain et l'eau en suffisance, en sorte que tu n'aies pas faim, et je te vêtirai, puis ferai souffler un bon vent, afin que sain et sauf tu retrouves ton lieu natal, s'il plaît du moins aux dieux qui possèdent le ciel immense et, mieux que moi, peuvent décider et parfaire."

A ces mots, l'endurant Ulysse eut un frisson et dit à Calypso ces paroles ailées : "Tu médites, déesse, autre chose que mon retour en m'incitant à franchir en barque ce douloureux, terrible abîme ; même d'harmonieux croiseurs, allègres sous le vent de Zeus, n'en viennent pas à bout ! Ne t'en déplaise, je ne m'embarquerai pas avant que tu ne m'aies juré, par le serment majeur, que tu n'as pas ainsi d'autres desseins sur moi."

A ces mots, Calypso la merveilleuse eut un sourire, le flatta de la main et lui dit ces paroles : Tu es injuste, ami, mais non point sans malice, il est vrai, pour penser à tenir ce langage. Soyez donc mes témoins, ô Terre, ô vaste Ciel là-haut, et vous eaux tombantes du Styx, par le plus grand, le plus terrible des serments que puisse faire un Bienheureux, que je n'ai pas d'autres desseins sur lui !

Je ne te donne pas ici d'autres conseils que ceux que je me donnerais, si j'étais en un tel péril. Car mon esprit est juste, et dans cette poitrine l'âme n'est pas de fer, mais de pitié."

- Autre traduction (Frédéric Mugler, éd. de la Différence, 1984) pour les quatre derniers vers et suite de l'extrait (v.188-227) Ulysse et le choix de la condition mortelle :

Ce que je pense et veux te dire, c'est exactement

Ce que je me souhaiterais en un pareil besoin.

Mon esprit est toute droiture, et au fond de moi-même

N'habite pas un cœur de fer, mais de compassion. »

La toute divine, à ces mots, l'emmena au plus court.

Ulysse suivit donc la nymphe en marchant sur ses traces,

Et déesse et mortel gagnèrent la grotte voûtée.
Il s'installa dans le fauteuil qu'Hermès avait quitté ;
La nymphe posa devant lui des mets de toute sorte,
Aliments et boissons dont se nourrissent les mortels,
Puis elle vint s'asseoir en face du divin Ulysse.
Ses femmes lui donnèrent le nectar et l'ambroisie.
Les mets préparés et servis passèrent dans leurs mains.
Sitôt qu'ils eurent satisfait la soif et l'appétit,
Calypso la divine arole et lui dit
« Divin rejeton de Laërte, industrieux Ulysse,
Est-il donc vrai que tu veux retourner dès à présent,
Chez toi, dans ta patrie ? Eh bien, quoi qu'il arrive, adieu !
Mais si ton cœur pouvait savoir de combien de chagrins
Doivent t'accabler avant que de rentrer chez toi,
Tu resterais à mes côtés pour garder mon logis
Et devenir un dieu, malgré ton désir de revoir
Une épouse à laquelle se raccrochent tous tes vœux.
Je me flatte pourtant de n'être pas moins séduisante
De stature et de port, car il ne sied point à des femmes
De rivaliser par leurs traits avec des Immortelles. »
Ulysse l'avisé lui fit alors cette réponse :
Déesse auguste, ne te fâche pas. Je le sais bien,
Oui, je sais que la sage Pénélope ne te vaut,
Quand on la voit, ni par la taille ni par la beauté :
Ce n'est qu'une mortelle, et toi, tu seras toujours jeune.
Pourtant je ne désire et ne souhaite qu'une chose
Rentrer dans mon pays et voir le jour de mon retour.
Si un dieu me renverse encor sur les vagues vineuses,
Je m'y résignerai : mon cœur en a pris l'habitude.
J'ai déjà souffert tant de maux et subi tant d'épreuves
Sur les flots, à la guerre. Advienne encore ce surcroît » !
Comme il parlait, le soleil se coucha et le soir vint.
Ils gagnèrent tous deux le fond de la grotte voûtée
Et restèrent ensemble à se serrer l'un contre l'autre.

III- CITATIONS THEORIQUES SUR LES MYTHES

TEXTE N°1 : Jean-Pierre VERNANT, *L'univers, les dieux, les hommes*, Paris, Seuil, 1999.

Présentation :

Jean-Pierre Vernant (1914-2007) est un anthropologue et historien français, spécialiste du monde hellénique. Il est reçu premier à l'agrégation de philosophie en 1937. Communiste jusqu'en 1969, ce héros de la Résistance enseigne par la suite au Collège de France.

Dans ce livre, il raconte les mythes de la Grèce ancienne. Il évoque les origines de l'Univers, la guerre des dieux et les liens que l'humanité n'a cessé d'entretenir avec le divin. De la castration d'Ouranos aux ruses de Zeus, de l'invention de la femme au voyage

d'Ulysse, des aventures d'Europe au destin boiteux d'Edipe et à la course aux Gorgones, l'auteur nous fait entendre ces vieux mythes toujours vivants.

Jean-Pierre Vernant, qui a consacré sa vie à la mythologie grecque, nous permet alors de mieux en déchiffrer le sens souvent multiple. C'est à cette rencontre entre le conteur et le savant que ce livre doit son originalité.

Extraits de l'Avant-propos :

« Dans ce livre, j'ai tenté de livrer directement de bouche à oreille un peu de cet univers grec auquel je suis attaché et dont la survie en chacun de nous me semble, dans le monde d'aujourd'hui, plus que jamais nécessaire. Il me plaisait aussi que cet héritage parvienne au lecteur sur le mode de ce que Platon nomme des fables de nourrice, à la façon de ce qui se passe d'une génération à la suivante en dehors de tout enseignement officiel. »

« J'ai essayé de raconter comme si la tradition de ces mythes pouvait se perpétuer encore. La voix qui autrefois, pendant des siècles, s'adressait directement aux auditeurs grecs, et qui s'est tue, je voulais qu'elle se fasse entendre de nouveau aux lecteurs d'aujourd'hui, et que, dans certaines pages de ce livre, si j'y suis parvenu, ce soit elle, en écho, qui continue à résonner. »

« Le récit mythique [...] n'est pas fixé dans une forme définitive. Il comporte toujours des variantes, des versions multiples que le conteur trouve à sa disposition, qu'il choisit en fonction des circonstances, de son public ou de ses préférences, et où il peut retrancher, ajouter, modifier si cela lui paraît bon. Aussi longtemps qu'une tradition orale de légendes est vivante, qu'elle reste en prise sur les façons de penser et les mœurs d'un groupe, elle bouge : le récit demeure en partie ouvert à l'innovation. »

« Quand le mythologue antiquaire la trouve en fin de course, déjà fossilisée en des écrits littéraires ou savants, comme je l'ai dit pour le cas grec, chaque légende exige de lui, s'il veut la déchiffrer correctement, que son enquête s'élargisse, palier par palier : d'une de ses versions à toutes les autres, si mineures soient-elles, sur le même thème, puis à d'autres récits mythiques proches ou lointains, et même à d'autres textes appartenant à des secteurs différents de la même culture : littéraires, scientifiques, politiques, philosophiques, finalement à des narrations plus ou moins similaires de civilisations éloignées. Ce qui intéresse en effet l'historien et l'anthropologue, c'est l'arrière-plan intellectuel dont témoigne le fil de la narration, le cadre sur lequel il est tissé, ce qui ne peut être décelé qu'à travers la comparaison des récits, par le jeu de leurs écarts et de leurs ressemblances. »

TEXTE N°2 : *Les origines de la pensée grecque*, Paris, PUF-Quadrige, 1962 (préface de 1987), édition 2007.

Présentation :

L'auteur analyse les mutations ayant entraîné, entre le XII^e siècle et le V^e siècle avant JC, le passage d'un règne du mythe à l'avènement d'une raison grecque centrée sur la question politique. Il propose ainsi une présentation éclairante des mutations ayant affecté le monde grec au cours de cette période, après avoir rappelé rapidement les événements des siècles passés.

Il commence par présenter les mutations politiques et sociales que connaît ce monde, notamment ses rapports avec la Méditerranée et l'Orient. Les deux derniers chapitres, sans doute les plus décisifs de l'ouvrage, déduisent le passage du mythe à la raison, d'une

cosmogonie de la souveraineté à une cosmologie centrée, trouvant un reflet ou une analogie dans un modèle social et politique, hésitant entre un modèle aristocratique d'une part, et un modèle égalitaire d'autre part, dans ce système nouveau qu'est la *polis* (la « cité » en grec).

La fracture expliquant le miracle grec se caractérise par l'avènement d'une enquête rationnelle sur la nature et sur le monde humain, en dressant une évolution parallèle entre ces deux domaines. Le triomphe d'une raison grecque trouve sa confirmation dans les transformations sociales et politiques ayant affecté le monde grec.

On a pu regretter le manque de prise en charge du mythe dans sa fonction primordiale. Il souligne l'hétérogénéité entre le mythe et un certain usage de la raison, sans faire l'hypothèse que le mythe pourrait traverser la raison elle-même comme sa face souterraine.

La préface, ajoutée en 1987 à un texte originel de 1962, présente synthétiquement en deux ou trois pages toute la thèse qui est établie par la suite ; et elle présente les avancées de la recherche entre 1962 et 1987 tout en mettant l'ouvrage en perspective par rapport à cette évolution. À côté de phrases explicitant les avancées théoriques, Vernant présente de nombreux exemples concrets pour étayer son propos.

Extraits :

« Cette *sophia* apparaît dès l'aube du VIIe siècle ; elle est rattachée à une pléiade de personnages assez étranges qu'auréole une gloire quasi légendaire et que la Grèce ne cessera pas de célébrer comme ses premiers, comme ses vrais "Sages". Elle n'a pas pour objet l'univers de la *physis* mais le monde des hommes : quels éléments le composent, quelles forces le divisent contre lui-même, comment les harmoniser, les unifier pour que de leur conflit naîsse l'ordre humain de la cité. Cette sagesse est le fruit d'une longue histoire, difficile et heurtée, où interviennent des facteurs multiples, mais qui dès le départ, s'est détournée de la conception mycénienne du Souverain pour s'orienter dans une autre voie. Les problèmes du pouvoir, des ses formes, de ses composantes, se sont d'emblée posés en termes neufs » (p 35).

« La philosophie va donc se trouver à sa naissance dans une position ambiguë : dans ses démarches, dans son inspiration, elle s'apparentera tout à la fois aux initiations des mystères et aux controverses de l'agora ; elle flottera entre l'esprit de secret propre aux sectes et la publicité du débat contradictoire qui caractérise l'activité politique. Suivant les milieux, les moments, les tendances, on la verra, comme la secte pythagoricienne en Grande Grèce, au VIe siècle, s'organiser en confrérie fermée et refuser de livrer à l'écrit une doctrine purement ésotérique. Elle pourra aussi, comme le fera le mouvement des Sophistes s'intégrer entièrement à la vie publique, se présenter comme une préparation à l'exercice du pouvoir dans la cité et s'offrir librement à chaque citoyen moyennant leçons payées à prix d'argent. De cette ambiguïté qui marque son origine, la philosophie grecque ne s'est peut-être jamais entièrement dégagée. Le philosophe ne cessera pas d'osciller entre deux attitudes, d'hésiter entre deux tentations contraires. Tantôt il s'affirmera seul qualifié pour diriger l'État, et, prenant orgueilleusement la relève du roi-divin, il prétendra, au nom de ce "savoir" qui l'élève au dessus des hommes, réformer toute la vie sociale et ordonner souverainement la cité. Tantôt il se retirera du monde pour se replier dans une sagesse purement privée ; groupant autour de lui quelques disciples, il voudra avec eux instaurer dans la cité une cité autre, en marge de la première et, renonçant à la vie publique, cherchera son salut dans la connaissance et la contemplation » (p 55-56).

TEXTE N°3 : Mircea ELIADE, *Aspects du mythe*, 1963.

Qu'est-ce au juste qu'un « mythe » ? Dans le langage courant du XIX^e siècle, le mythe signifiait tout ce qui s'opposait à la « réalité » : la création d'Adam ou l'homme invisible, aussi bien que l'histoire du monde racontée par les Zoulous ou la *Théogonie* d'Hésiode⁴ étaient des « mythes ». Comme beaucoup d'autres clichés de l'illuminisme et du positivisme, celui-ci⁵ aussi était de structure et d'origine chrétiennes ; car, pour le christianisme primitif, tout ce qui ne trouvait pas sa justification dans l'un ou l'autre des deux Testaments était faux : c'était une « fable ». Mais les recherches des ethnologues nous ont forcés de revenir sur cet héritage sémantique⁶, survivance de la polémique chrétienne contre le monde païen. On commence enfin à connaître et à comprendre la valeur du mythe tel qu'elle a été élaborée par les sociétés « primitives » et archaïques, c'est-à-dire par les groupes humains où le mythe se trouve être le fondement même de la vie sociale et de la culture. Or, un fait nous frappe dès l'abord : pour de telles sociétés, le mythe est censé exprimer la *vérité absolue*, parce qu'il raconte une *histoire sacrée*, c'est-à-dire une révélation transhumaine qui a eu lieu à l'aube du Grand Temps, dans le temps sacré des commencements (*in illo tempore*). Étant *réel* et *sacré*, le mythe devient *exemplaire* et par conséquent *répétable*, car il sert de modèle, et conjointement de justification, à tous les actes humains. En d'autres termes, un mythe est une *histoire vraie* qui s'est passée au commencement du Temps et qui sert de modèle aux comportements des humains. En *imitant* les actes exemplaires d'un dieu ou d'un héros mythique, ou simplement en *racontant* leurs aventures, l'homme des sociétés archaïques se détache du temps profane et rejoint magiquement le Grand Temps, le temps sacré.

Comme on le voit, il s'agit d'un renversement total des valeurs : tandis que le langage courant confond le mythe avec les « fables », l'homme des sociétés traditionnelles y découvre, au contraire, la *seule révélation valable de la réalité*. On n'a pas tardé à tirer les conclusions de cette découverte. Peu à peu, on n'a plus insisté sur le fait que le mythe raconte des choses impossibles ou improbables : on s'est contenté de dire qu'il constitue un mode de pensée différent du nôtre, mais que, en tout cas, on ne doit pas le traiter, *a priori*, comme aberrant. On est allé plus loin : on a essayé d'intégrer le mythe dans l'histoire générale de la pensée, en le considérant comme la forme par excellence de la pensée collective. Or, comme la « pensée collective » n'est jamais complètement abolie dans une société, quel qu'en soit le degré d'évolution, on n'a pas manqué d'observer que le monde moderne conserve encore un certain comportement mythique : par exemple, la participation d'une société entière à certains symboles a été interprétée comme une survivance de la « pensée collective ». Il n'était pas difficile de montrer que la fonction d'un drapeau national, avec toutes les expériences affectives qu'elle comporte, n'était nullement différente de la « participation » à un symbole quelconque dans les sociétés archaïques. Ce qui revenait à dire que, *sur le niveau de la vie sociale*, il n'existe pas de solution de continuité entre le monde archaïque et le monde moderne. La seule grande différence était marquée par la présence, chez la plupart des individus constituant les sociétés modernes, d'une pensée personnelle, absente, ou presque, chez les membres des sociétés traditionnelles.

Ce n'est pas le lieu d'entamer des considérations générales à propos de la « pensée collective ». Notre problème est plus modeste : si le mythe n'est pas une création puérile et aberrante de l'humanité « primitive », mais l'expression d'un *mode d'être dans le monde*, que sont devenus les mythes dans les sociétés modernes ? Ou, plus exactement : qu'est-ce qui a pris la place *essentielle* que le mythe détenait dans les sociétés traditionnelles ? Car, certaines « participations » aux mythes et aux symboles collectifs survivent encore dans le monde moderne, mais elles sont loin de remplir le rôle central que le mythe joue dans les sociétés traditionnelles : en comparaison de celles-ci, le monde moderne semble dépourvu de mythes.

⁴ Poète grec du VIII^e siècle av. J.-C., auteur de la *Théogonie*, qui retrace en particulier les différents âges de l'humanité (or, argent, bronze et fer).

⁵ Reprend le mot « cliché ».

⁶ Qui concerne le sens.

TEXTE N° 4 : Pierre SMITH, article « Mythe », *Encyclopaedia Universalis*, 1985.

On a souvent rapproché le mythe et le rêve. Le récit d'un rêve ressemble beaucoup à un mythe et, quelle que soit leur invraisemblance, les rêves sont partout considérés comme porteurs de significations profondes. On a démontré récemment que les rêves étaient indispensables au sommeil et donc à la santé mentale et physique des individus. Si rêver est une condition indispensable de l'activité intellectuelle, les mythes, eux, sont sans doute nécessaires à la mise en forme des produits de cette activité et à l'organisation des relations entre les individus. Dans la mesure où les mythes servent à constituer les catégories dans lesquelles s'enracinent les cultures, ils jettent à la fois les bases de la signification et celles de la communication. Par eux, l'ordre de la culture et l'ordre de la société sont intimement associés sans pour autant qu'il faille voir l'un comme le reflet de l'autre. [...]

Si la fonction des mythes est bien celle⁷ qu'on vient de désigner, elle est évidemment universelle et rien ne permet de supposer que notre civilisation puisse se dispenser de mythes ou de leur équivalent. Deux remarques cependant s'imposent. En premier lieu, dans la mesure où la fonction des mythes est liée à l'adhésion qu'on leur accorde, on est enclin à ne jamais reconnaître comme mythes que les mythes des autres. Au sein d'une civilisation aussi complexe que la civilisation industrielle, des sous-groupes peuvent certes relativiser la position d'autres sous-groupes en les accusant de s'abandonner à des mythes ; ainsi le marxiste face au chrétien, l'artiste face à l'homme d'affaires, une génération face à une autre, et réciproquement. Mais, pour découvrir ce qu'est le travail des mythes dans son propre esprit, il faut automatiquement faire référence à d'autres mythes, fût-ce celui de la « science ». En second lieu, les mythes s'insèrent toujours dans un système de genres, oraux ou écrits, qui diffère selon les cultures et qui influe sur la forme particulière qu'y prennent les mythes eux-mêmes. Les sociétés qui se conçoivent comme immuables et ne retiennent rien de leur histoire auront une mythologie dont l'axe se situe autrement que dans une société où l'histoire est mise au premier plan. Tous les genres, aussi bien les genres littéraires comme le conte, la poésie ou le théâtre, que l'histoire ou la philosophie, entretiennent un rapport direct avec les mythes qui façonnent les significations dont ils sont porteurs. Dans la civilisation industrielle, les récits de la Bible et des Évangiles, mais aussi l'Histoire en général telle qu'elle est utilisée dans l'éducation ou pour expliquer ou justifier des choses actuelles, sont des mythes qui ont bien ce caractère de récits dont l'intérêt réside dans la cohérence qu'on y suppose et le crédit qu'on leur accorde. Il est probable que la fonction des mythes puisse être assumée non seulement par des récits se référant nécessairement à un passé supposé réel et façonné d'une certaine manière, mais aussi par des modèles axés sur le futur tels qu'en proposent certaines philosophies politiques ou, certaines visions scientifiques. L'idée de progrès, par exemple, commence déjà à prendre à nos yeux tous les caractères d'un mythe, c'est-à-dire que nous nous en dégageons pour lui en substituer d'autres, celui de la relativité peut-être. La science elle-même, des qu'on la conçoit comme un tout cohérent et qu'on en tire des modes de représentation et de comportement, joue le rôle d'un mythe : ce qu'on appelle la vérité, fût-elle scientifique, n'est sans doute rien d'autre qu'un effet de signification et la signification elle-même le produit des mythes.

⁷ Celle qui est donnée dans le premier paragraphe.

TEXTE N° 5 : Roland BARTHES, *Mythologies*, 1957.

Naturellement, ce n'est pas n'importe quelle parole : il faut au langage des conditions particulières pour devenir mythe, on va les voir à l'instant. Mais ce qu'il faut poser fortement dès le début, c'est que le mythe est un système de communication, c'est un message. On voit par là que le mythe ne saurait être un objet, un concept, ou une idée ; c'est un mode de signification, c'est une forme. Il faudra plus tard poser à cette forme des limites historiques, des conditions d'emploi, réinvestir en elle la société : cela n'empêche pas qu'il faut d'abord la décrire comme forme.

On voit qu'il serait tout à fait illusoire de prétendre à une discrimination substantielle entre les objets mythiques : puisque le mythe est une parole, tout peut être mythe, qui est justiciable d'un discours. Le mythe ne se définit pas par l'objet de son message, mais par la façon dont il le profère : il y a des limites formelles au mythe, il n'y en a pas de substantielles. Tout peut donc être mythe ? Oui, je le crois, car l'univers est infiniment suggestif. Chaque objet du monde peut passer d'une existence fermée, muette, à un état oral, ouvert à l'appropriation de la société, car aucune loi, naturelle ou non, n'interdit de parler des choses. Un arbre est un arbre. Oui, sans doute. Mais un arbre dit par Minou Drouet¹, ce n'est déjà plus tout à fait un arbre, c'est un arbre décoré, adapté à une certaine consommation, investi de complaisances littéraires, de révoltes, d'images, bref d'un usage social qui s'ajoute à la pure matière.

Évidemment, tout n'est pas dit en même temps : certains objets deviennent proie de la parole mythique pendant un moment, puis ils disparaissent, d'autres prennent leur place, accèdent au mythe. Y a-t-il des objets fatallement suggestifs, comme Baudelaire le disait de la Femme ? Sûrement pas : on peut concevoir des mythes très anciens, il n'y en a pas d'éternels ; car c'est l'histoire humaine qui fait passer le réel à l'état de parole, c'est elle et elle seule qui règle la vie et la mort du langage mythique. Lointaine ou non, la mythologie ne peut avoir qu'un fondement historique, car le mythe est une parole choisie par l'histoire : il ne saurait surgir de la « nature » des choses.

Cette parole est un message. Elle peut donc être bien autre chose qu'orale ; elle peut être formée d'écritures ou de représentations : le discours écrit, mais aussi la photographie, le cinéma, le reportage, le sport, les spectacles, la publicité, tout cela peut servir de support à la parole mythique. Le mythe ne peut se définir ni par son objet, ni par sa matière, car n'importe quelle matière peut être dotée arbitrairement de signification : la flèche que l'on apporte pour signifier un défi est elle aussi une parole. Sans doute, dans l'ordre de la perception, l'image et l'écriture, par exemple, ne sollicitent pas le même type de conscience ; et dans l'image elle-même, il y a bien des modes de lecture : un schéma se prête à la signification beaucoup plus qu'un dessin, une imitation plus qu'un original, une caricature plus qu'un portrait. Mais précisément, il ne s'agit déjà plus ici d'un mode théorique de représentation : il s'agit de cette image, donnée pour cette signification ; la parole mythique est formée d'une matière déjà travaillée en vue d'une communication appropriée : c'est parce que tous les matériaux du mythe, qu'ils soient représentatifs ou graphiques, presupposent une conscience signifiante, que l'on peut raisonner sur eux indépendamment de leur matière. Cette matière n'est pas indifférente : l'image est, certes, plus impérative que l'écriture, elle impose la signification d'un coup, sans l'analyser, sans la disperser. Mais ceci n'est plus une différence constitutive. L'image devient une écriture, dès l'instant qu'elle est significative : comme l'écriture, elle appelle une lexis².

On entendra donc ici, désormais, par langage, discours, parole, etc., toute unité ou toute synthèse significative, qu'elle soit verbale ou visuelle : une photographie sera pour nous

parole au même titre qu'un article de journal ; les objets eux-mêmes pourront devenir parole, s'ils signifient quelque chose. Cette façon générique de concevoir le langage est d'ailleurs justifiée par l'histoire même des écritures : bien avant l'invention de notre alphabet, des objets comme le kipou³ inca, ou des dessins comme les pictogrammes ont été des paroles régulières. Ceci ne veut pas dire qu'on doive traiter la parole mythique comme la langue : à vrai dire, le mythe relève d'une science générale extensive à la linguistique, et qui est la sémiologie.

¹ Très jeune poétesse française dont les textes furent à l'époque où écrivit R. Barthes mis en cause par la critique qui considérait qu'une enfant ne pouvait les avoir écrits.

² Énoncé considéré indépendamment de la vérité ou de la fausseté de son contenu sémantique. Pour R. Barthes, le mythe n'est ni vrai ni faux, il est signifiant.

³ Instrument de mesure inca, fait de cordelettes colorées, tressées et nouées.

TEXTE N° 6 : Claude LEVI-STRAUSS, entretien avec Roger-Pol Droit, « Le Monde », octobre 1991.

Les sciences de la nature, qui construisent des modèles mathématiques et conduisent des expérimentations, paraissent avoir nettement rompu, de longue date, avec toute forme de mythologie. Or, dans l'introduction à Histoire de lynx, que vous venez de publier, vous écrivez : « De la façon la moins attendue, c'est le dialogue avec la science qui rend la pensée mythique à nouveau actuelle. » Quel sens a cette remarque ?

– Je n'ai jamais voulu dire ni insinuer que la pensée scientifique moderne rejoignait la mythologie. Je voulais simplement souligner que, pour nous qui ne sommes ni des astrophysiciens ni des biologistes, le monde que nous laissons entrevoir les scientifiques d'aujourd'hui est aussi incompréhensible, et peut-être même bien davantage, que celui que décrivaient les mythes.

Ce n'est donc pas le travail des savants eux-mêmes qui est en cause. C'est l'infirmité de l'homme de la rue – c'est-à-dire de nous tous, ou peu s'en faut – face aux connaissances positives élaborées actuellement par les sciences. Le fossé se creuse irrémédiablement entre des équations que nous sommes incapables de comprendre et la perception quotidienne que nous avons du monde.

Sans vouloir confondre science et mythologie, ni même les rapprocher, j'ai tenté de dire qu'un écart de plus en plus considérable s'est creusé entre les connaissances en expansion de la physique ou de la biologie et les pouvoirs étriqués de l'imagination. Du coup, pour essayer de nous expliquer ce qu'ils font, les savants doivent recourir à des analogies, à des récits, qui restaurent, à l'usage du profane, de vieux modes de pensée.

Cette réutilisation inattendue de la pensée mythique est destinée à servir de médiation entre les découvertes des scientifiques et l'homme de la rue, incapable de comprendre de telles découvertes de l'intérieur et réduit, par là même, à les apercevoir seulement sous la forme d'un monde imaginaire paradoxal, étrange et déroutant, qui présente à ses yeux les mêmes propriétés que celui des mythes.

– *Est-ce seulement à l'intention des non scientifiques que sont construites ces représentations qui ressemblent à des mythes ? Ne pourrait-on pas dire que la physique quantique et ses paradoxes, au les cosmologies actuelles, avec le big-bang, conduisent les scientifiques à élaborer des récits imaginaires à leur propre usage ?*

– C'est parfois le cas. J'y fais d'ailleurs allusion dans cet avant-propos à *Histoire de lynx*, en soulignant au passage que le savant consent à restaurer de vieux modes de pensée pour notre usage, et parfois regrettablement pour le sien...

– *Regrettablement, ou bien nécessairement ?*

– Je ne sais pas. Le fait est que certains physiciens vont, sur ce point, beaucoup plus loin que je ne l'oserais. Voyez, par exemple, Niels Bohr, l'un des « pères fondateurs » de la physique quantique. Il va jusqu'à dire que, pour approcher le monde quantique, le langage de la logique et de la raison n'est plus approprié, et qu'il convient d'emprunter à celui de la psychologie ou à celui de l'art.

Bohr nous fait trop d'honneur. Sous un certain angle, c'est peut-être vrai. Mais, vue sous un autre angle, la réalité physique prend la forme d'équations mathématiques qui sont vérifiables ou réfutables : cela, nous ne l'avons pas et ne l'aurons sans doute jamais.

– *Ce qui vaut pour les sciences dites dures ne saurait valoir un jour pour les sciences humaines ?*

– Les « sciences humaines » ne sont des sciences que par une flatteuse imposture. Elles se heurtent à une limite infranchissable, car les réalités qu'elles aspirent à connaître sont du même ordre de complexité que les moyens intellectuels qu'elles mettent en oeuvre. De ce fait, elles sont et seront toujours incapables de maîtriser leur objet.

Jusqu'au XIX^e siècle au moins, la chance des sciences « dures » a été que leurs objets furent considérés comme moins complexes que les moyens dont l'esprit dispose pour les étudier. La physique quantique est en train de nous apprendre que cela n'est plus vrai et qu'à cet égard une convergence apparaît entre les différentes sciences (ou prétendues telles). C'est ainsi, me semble-t-il, qu'il faut entendre les propos de Niels Bohr. Seulement, même si les réalités dernières du monde physique sont inconnaisables, le physicien parvient à découvrir entre elles des rapports exprimables en termes mathématiques, et dont des expériences lui permettent de démontrer l'exactitude.

Pour nous autres des sciences humaines, ces expériences sont hors de portée. Aussi, quand nous nous efforçons – et c'est ici le sens de l'entreprise structuraliste – de substituer, à la connaissance illusoire de réalités impénétrables, la connaissance – possible, celle-ci – des relations qui les unissent, nous en sommes réduits aux tentatives maladroites et aux balbutiements.

– *De volumineux balbutiements, toutefois !*

– On écrivit au Moyen Âge d'énormes traités, qui ne sont que balbutiements au regard de la science contemporaine. Nous en sommes toujours là.

– *Est-ce ainsi que vous considérez l'œuvre que vous avez bâtie au cours d'un demi-siècle de travail ?*

– Par rapport à ce que font les sciences « dure », très certainement. Par rapport à ce que fait généralement l'anthropologie, je pense que cela marche un peu mieux, provisoirement. Dans dix ou vingt ans, ou dans un siècle, on trouvera quelque chose qui marchera un peu mieux

encore que ce que j'ai essayé de faire. Et ainsi de suite, indéfiniment. Mais il n'y aura jamais de terme.

Si quelque chose se dégage, je l'espère, des pages finales d'*Histoire de lynx* – peut-être mon dernier livre –, c'est que tour l'effort que j'ai accompli s'arrête au seuil de terres inconnues. Même dans les domaines restreints sur lesquels je me suis évertué à travailler pendant cinquante ans, je suis tout à fait conscient qu'il y a des choses qui échappent et échapperont probablement toujours à notre compréhension.

Cela me paraît valoir pour toute forme de connaissance : plus le savoir progresse, plus il comprend pourquoi il ne peut aboutir. Chaque fois que nous avons le sentiment d'avoir fait un certain progrès dans la connaissance, nous voyons qu'il suscite d'autres problèmes, et que le progrès suivant sera encore plus difficile. En avançant, la connaissance se convainc de son infirmité.

Pour prolonger, des extraits plus long des textes de Mircea Eliade et Roland Barthes

Mircea Eliade, *Aspects du mythe*, Paris, Gallimard, 1963

CHAPITRE PREMIER

La structure des mythes

L'IMPORTANCE DU « MYTHE VIVANT »

Depuis plus d'un demi-siècle, les savants occidentaux ont situé l'étude du mythe dans une perspective qui contrastait sensiblement avec, disons, celle du xix^e siècle. Au lieu de traiter, comme leurs prédecesseurs, le mythe dans l'acception usuelle du terme, i. e. en tant que « fable », « invention », « fiction », ils l'ont accepté tel qu'il était compris dans les sociétés archaïques, où le mythe désigne, au contraire, une « histoire vraie » et, qui plus est, hautement précieuse parce que sacrée, exemplaire et significative. Mais cette nouvelle valeur sémantique accordée au vocable « mythe » rend son emploi dans le langage courant assez équivoque. En effet, ce mot est utilisé aujourd'hui aussi bien dans le sens de « fiction » ou d'« illusion » que dans le sens, familier surtout aux ethnologues, aux sociologues et aux historiens des religions, de « tradition sacrée, révélation primordiale, modèle exemplaire ».

On insistera plus tard sur l'histoire des différentes significations que le terme « mythe » a revêtues

dans le monde antique et chrétien (cf. chap. VIII-IX). Tout le monde sait que depuis Xénophane (environ 565-470) – qui, le premier, a critiqué et rejeté les expressions « mythologiques » de la divinité utilisées par Homère et Hésiode – les Grecs ont progressivement vidé le *mythos* de toute valeur religieuse et métaphysique. Opposé aussi bien à *logos* que, plus tard, à *historia*, *mythos* a fini par dénoter tout « ce qui ne peut pas exister réellement ». De son côté, le judéo-christianisme rejetait dans le domaine du « mensonge » et de l’« illusion » tout ce qui n’était pas justifié ou validé par un des deux Testaments.

Ce n'est pas dans ce sens (d'ailleurs le plus usuel dans le langage courant) que nous entendons le « mythe ». Plus précisément, ce n'est pas le stade mental, ou le moment historique, où le mythe est devenu une « fiction » qui nous intéresse. Notre recherche portera en premier lieu sur les sociétés où le mythe est – ou a été jusqu'à ces derniers temps – « vivant », en ce sens qu'il fournit des modèles pour la conduite humaine et confère par là même signification et valeur à l'existence. Comprendre la structure et la fonction des mythes dans les sociétés traditionnelles en cause, ce n'est pas seulement élucider une étape dans l'histoire de la pensée humaine, c'est aussi mieux comprendre une catégorie de nos contemporains.

Pour nous limiter à un exemple, celui des « cargo cults » de l'Océanie, il serait difficile d'interpréter toute une série d'agissements insolites sans faire appel à leur justification mythique. Ces cultes prophétiques et millénaristes proclament l'imminence d'une ère fabuleuse d'abondance et de béatitude.

Les indigènes seront de nouveau les maîtres dans leurs îles et ils ne travailleront plus, car les morts vont revenir dans de magnifiques navires chargés de marchandises, pareils aux cargos géants que les Blancs accueillent dans leurs ports. C'est pourquoi la plupart de ces « cargo cults » exigent, d'une part, la destruction des animaux domestiques et de l'outillage, et d'autre part la construction de vastes magasins où seront déposées les provisions apportées par les morts. Tel mouvement prophétise l'arrivée du Christ sur un bateau de marchandises; un autre attend l'arrivée de l'« Amérique ». Une nouvelle ère paradisiaque commencera et les membres du culte deviendront immortels. Certains cultes impliquent également des actes orgiastiques, car les interdits et les coutumes sanctionnés par la tradition perdront leur raison d'être et feront place à la liberté absolue. Or, tous ces actes et ces croyances s'expliquent par *le mythe de l'anéantissement du Monde suivi d'une nouvelle Création et de l'instauration de l'Age d'Or*, mythe qui nous retiendra plus loin.

Des faits similaires se sont produits, en 1960, au Congo à l'occasion de l'indépendance du pays. Dans tel village les indigènes ont enlevé les toits des cases pour laisser passer les pièces d'or que feraient pleuvoir les ancêtres. Ailleurs, dans l'abandon général, seuls les chemins menant au cimetière ont été entretenus pour permettre aux ancêtres d'atteindre le village. Les excès orgiastiques eux-mêmes avaient un sens, puisque, selon le mythe, au jour de l'Ere Nouvelle, toutes les femmes appartiendront à tous les hommes.

Très probablement, des faits de ce genre devien-

dront de plus en plus rares. On peut supposer que le « comportement mythique » disparaîtra à la suite de l'indépendance politique des anciennes colonies. Mais ce qui se passera dans un avenir plus ou moins lointain ne nous aidera pas à comprendre ce qui vient de se passer. Ce qui nous importe avant tout, c'est de saisir le sens de ces conduites étranges, de comprendre la cause et la justification de ces excès. Car les comprendre, cela équivaut à les reconnaître en tant que faits humains, faits de culture, création de l'esprit – et non pas irruption pathologique des instincts, bestialité ou enfantillage. Il n'y a pas d'autre alternative : ou bien on s'efforce de nier, minimiser ou oublier de tels excès, en les considérant comme des cas isolés de « sauvagerie », qui disparaîtront tout à fait, lorsque les tribus seront « civilisées »; ou bien on se donne la peine de comprendre les antécédents mythiques qui expliquent, justifient des excès de ce genre et leur confèrent une valeur religieuse. Cette dernière attitude est, à notre sentiment, la seule qui mérite d'être retenue. C'est uniquement dans une perspective historico-religieuse que des conduites pareilles sont susceptibles de se révéler en tant que faits de culture et perdent leur caractère aberrant ou monstrueux de jeu enfantin ou d'acte purement instinctif.

L'INTÉRÊT DES « MYTHOLOGIES PRIMITIVES »

Toutes les grandes religions méditerranéennes et asiatiques disposent de mythologies. Mais il est préférable de ne pas amorcer l'étude du mythe en par-

derniers temps) d'être minutieusement observés et décrits par les ethnologues. À propos de chaque mythe, aussi bien que de chaque rituel, des sociétés archaïques, il a été possible d'interroger les indigènes et d'apprendre, au moins en partie, les significations qu'ils leur accordent. Evidemment, ces « documents vivants » enregistrés au cours des enquêtes menées sur place ne résolvent point toutes nos difficultés. Mais ils ont l'avantage, considérable, de nous aider à poser correctement le problème, c'est-à-dire à situer le mythe dans son contexte socio-religieux originel.

ESSAI D'UNE DÉFINITION DU MYTHE

Il serait difficile de trouver une définition du mythe qui soit acceptée par tous les savants et soit en même temps accessible aux non-spécialistes. D'ailleurs, est-il même possible de trouver *une seule* définition susceptible de couvrir tous les types et toutes les fonctions des mythes, dans toutes les sociétés archaïques et traditionnelles ? Le mythe est une réalité culturelle extrêmement complexe, qui peut être abordée et interprétée dans des perspectives multiples et complémentaires.

Personnellement, la définition qui me semble la moins imparfaite, parce que la plus large, est la suivante : le mythe raconte une histoire sacrée; il relate un événement qui a eu lieu dans le temps primordial, le temps fabuleux des « commencements ». Autrement dit, le mythe raconte comment, grâce aux exploits des Etres Surnaturels, une

réalité est venue à l'existence, que ce soit la réalité totale, le Cosmos, ou seulement un fragment : une île, une espèce végétale, un comportement humain, une institution. C'est donc toujours le récit d'une « création » : on rapporte comment quelque chose a été produit, a commencé à *être*. Le mythe ne parle que de ce qui est arrivé *réellement*, de ce qui s'est pleinement manifesté. Les personnages des mythes sont des *Etres Surnaturels*. Ils sont connus surtout par ce qu'ils ont fait dans le temps prestigieux des « commencements ». Les mythes révèlent donc leur activité créatrice et dévoilent la *sacralité* (ou simplement la « *sur-naturalité* ») de leurs œuvres. En somme, les mythes décrivent les diverses, et parfois dramatiques, *irruptions du sacré* (ou du « *sur-naturel* ») dans le *Monde*. C'est cette *irruption du sacré* qui *fonde* réellement le *Monde* et qui le fait tel qu'il est aujourd'hui. Plus encore : c'est à la suite des interventions des *Etres Surnaturels* que l'homme est ce qu'il est aujourd'hui, un être mortel, sexué et culturel.

On aura l'occasion de compléter et de nuancer ces quelques indications préliminaires, mais il importe de souligner, sans attendre, un fait qui nous semble essentiel : le mythe est considéré comme une histoire sacrée, et donc une « histoire vraie », parce qu'il se réfère toujours à des *réalités*. Le mythe cosmogonique est « vrai » parce que l'existence du *Monde* est là pour le prouver; le mythe de l'origine de la mort est également « vrai » parce que la mortalité de l'homme le prouve, et ainsi de suite.

Du fait que le mythe relate les *gesta* des *Etres Surnaturels* et la manifestation de leurs puissances

dieux; ainsi font les hommes. » (*Taittiriya Brâhmaṇa*, 1, 5, 9, 4¹.)

Comme nous l'avons montré ailleurs², même les conduites et les activités profanes de l'homme trouvent leurs modèles dans les gestes des Etres Surnaturels. Chez les Navaho, « les femmes sont tenues de s'asseoir les jambes sous elles et de côté, les hommes les jambes croisées devant eux, parce qu'il est dit qu'au commencement la Femme changeante et le Tueur de monstres se sont assis dans ces positions³. » Selon les traditions mythiques d'une tribu australienne, les Karadjeri, toutes leurs coutumes, tous leurs comportements ont été fondés, dans le « Temps du Rêve », par deux Etres Surnaturels, Bagadjimbiri (par exemple, la manière de cuire telle graine ou de chasser un animal à l'aide d'un bâton, la position spéciale qu'on doit prendre pour uriner, etc.⁴).

Inutile de multiplier les exemples. Comme nous l'avons montré dans *Le Mythe de l'Eternel Retour*, et comme on le verra encore mieux par la suite, la fonction maîtresse du mythe est de révéler les modèles exemplaires de tous les rites et de toutes les activités humaines significatives : aussi bien l'alimentation ou le mariage, que le travail, l'éducation, l'art ou la sagesse. Cette conception n'est pas sans importance pour la compréhension de l'homme des

1. Voir M. Eliade, *Le Mythe de l'Eternel Retour* (Paris, 1949), pp. 44 sq. (*The Myth of the Eternal Return*, New York, 1954, pp. 21 sq.)

2. *Le Mythe de l'Eternel Retour*, pp. 53 sq.

3. Clyde Kluckhohn, *op. cit.*, p. 61, citant W.W. Hill, *The Agricultural and Hunting Methods of the Navaho Indians* (New Haven, 1938), p. 179.

4. Cf. M. Eliade, *Mythes, rêves et mystères* (Paris, 1957), pp. 255-256.

des sociétés archaïques et traditionnelles, et elle nous retiendra plus loin.

Roland Barthes, *Mythologies*, Paris, Seuil, 1957, p. 182-190.

Qu'est-ce qu'un mythe, aujourd'hui ? Je donnerai tout de suite une première réponse très simple, qui s'accorde parfaitement avec l'étymologie : *le mythe est une parole* !

Le mythe est une parole

Naturellement, ce n'est pas n'importe quelle parole : il faut au langage des conditions particulières pour devenir mythe, on va les voir à l'instant. Mais ce qu'il faut poser fortement dès le début, c'est que le mythe est un système de communication, c'est un message. On voit par là que le mythe ne saurait être un objet, un concept, ou une idée ; c'est un mode de signification, c'est une forme. Il faudra plus tard poser à cette forme des limites historiques, des conditions d'emploi, réinvestir en elle la société : cela n'empêche pas qu'il faut d'abord la décrire comme forme. On voit qu'il serait tout à fait illusoire de prétendre à une discrimination substantielle entre les objets mythiques : puisque le mythe est une parole, tout peut être mythe, qui est justiciable d'un discours. Le mythe ne se définit pas par l'objet de son message, mais par la façon dont il le profère : il y a des limites formelles au mythe, il n'y en a pas de substantielles. Tout peut donc être mythe ? Oui, je le crois, car l'univers est infiniment suggestif. Chaque objet du monde peut

1. On m'objectera mille autres sens du mot *mythe*. Mais j'ai cherché à définir des choses, non des mots.

soient représentatifs ou graphiques, presupposent une conscience signifiante, que l'on peut raisonner sur eux indépendamment de leur matière. Cette matière n'est pas indifférente : l'image est, certes, plus impérative que l'écriture, elle impose la signification d'un coup, sans l'analyser, sans la disperser. Mais ceci n'est plus une différence constitutive. L'image devient une écriture, dès l'instant qu'elle est significative : comme l'écriture, elle appelle une *lexis*.

On entendra donc ici, désormais, par *langage, discours, parole*, etc., toute unité ou toute synthèse significative, qu'elle soit verbale ou visuelle : une photographie sera pour nous parole au même titre qu'un article de journal ; les objets eux-mêmes pourront devenir parole, s'ils signifient quelque chose. Cette façon générique de concevoir le langage est d'ailleurs justifiée par l'histoire même des écritures : bien avant l'invention de notre alphabet, des objets comme le kipou inca, ou des dessins comme les pictogrammes ont été des paroles régulières. Ceci ne veut pas dire qu'on doive traiter la parole mythique comme la langue : à vrai dire, le mythe relève d'une science générale extensive à la linguistique, et qui est la *sémiologie*.

Le mythe comme système sémiologique

Comme étude d'une parole, la mythologie n'est en effet qu'un fragment de cette vaste science des signes que Saussure a postulée il y a une quarantaine d'années sous le nom de *sémiologie*. La sémiologie n'est pas encore constituée. Pourtant, depuis Saussure même et parfois indépendamment de lui, toute une partie de la recherche contemporaine revient sans cesse au problème de la signification : la psychanalyse, le structuralisme, la psychologie eidétique, certaines tentatives nouvelles de critique littéraire dont Bachelard a donné l'exemple, ne veulent plus étudier le fait qu'en tant qu'il signifie. Or postuler une signification, c'est recourir à la sémiologie. Je ne veux pas dire que la sémiologie rendrait également compte de toutes ces recherches : elles ont des

contenus différents. Mais elles ont un statut commun, elles sont toutes sciences des valeurs ; elles ne se contentent pas de rencontrer le fait : elles le définissent et l'explorent comme un *valant-pour*.

La sémiologie est une science des formes, puisqu'elle étudie des significations indépendamment de leur contenu. Je voudrais dire un mot de la nécessité et des limites d'une telle science formelle. La nécessité, c'est celle-là même de tout langage exact. Jdanov se moquait du philosophe Alexandrov, qui parlait de « la structure sphérique de notre planète ». « Il semblait jusqu'ici, dit Jdanov, que seule la forme pouvait être sphérique. » Jdanov avait raison : on ne peut parler de structures en termes de formes, et réciproquement. Il se peut bien que sur le plan de la « vie », il n'y ait qu'une totalité indiscernable de structures et de formes. Mais la science n'a que faire de l'ineffable : il lui faut parler la « vie », si elle veut la transformer. Contre un certain donquichottisme, d'ailleurs, hélas, platonique, de la synthèse, toute critique doit consentir à l'ascèse, à l'artifice de l'analyse, et dans l'analyse, elle doit apprivoiser les méthodes et les langages. Moins terrorisée par le spectre du « formalisme », la critique historique eût été peut-être moins stérile ; elle eût compris que l'étude spécifique des formes ne contredit en rien aux principes nécessaires de la totalité et de l'Histoire. Bien au contraire : plus un système est spécifiquement défini dans ses formes, et plus il est docile à la critique historique. Parodiant un mot connu, je dirai qu'un peu de formalisme éloigne de l'Histoire, mais que beaucoup y ramène. Y a-t-il meilleur exemple d'une critique totale, que la description à la fois formelle et historique, sémiologique et idéologique, de la sainteté, dans le *Saint Genet* de Sartre ? Le danger, c'est au contraire de considérer les formes comme des objets ambigus, mi-formes et mi-substances, de douer la forme d'une substance de forme, comme l'a fait par exemple le réalisme jdanovien. La sémiologie, posée dans ses limites, n'est pas un piège métaphysique : elle est une science parmi d'autres, nécessaire mais non suffisante. L'important, c'est de voir que l'unité d'une explication ne peut tenir à l'amputation de telle ou telle de ses approches, mais, confor-

mément au mot d’Engels, à la coordination dialectique des sciences spéciales qui y sont engagées. Il en va ainsi de la mythologie : elle fait partie à la fois de la sémiologie comme science formelle et de l’idéologie comme science historique : elle étudie des idées-en-forme¹.

Je rappellerai donc que toute sémiologie postule un rapport entre deux termes, un signifiant et un signifié. Ce rapport porte sur des objets d’ordre différent, et c’est pour cela qu’il n’est pas une égalité mais une équivalence. Il faut ici prendre garde que contrairement au langage commun qui me dit simplement que le signifiant *exprime* le signifié, j’ai affaire dans tout système sémiologique non à deux, mais à trois termes différents ; car ce que je sais, ce n’est nullement un terme, l’un après l’autre, mais la corrélation qui les unit : il y a donc le signifiant, le signifié et le signe, qui est le total associatif des deux premiers termes. Soit un bouquet de roses : je lui fais *signifier* ma passion. N’y a-t-il donc ici qu’un signifiant et un signifié, les roses et ma passion ? Même pas : à dire vrai, il n’y a ici que des roses « passionnées ». Mais sur le plan de l’analyse, il y a bien trois termes ; car ces roses chargées de passion se laissent parfaitement et justement décomposer en roses et en passion : les unes et l’autre existaient avant de se joindre et de former ce troisième objet, qui est le signe. Autant il est vrai, sur le plan vécu, je ne puis dissocier les roses du message qu’elles portent, autant, sur le plan de l’analyse, je ne puis confondre les roses comme signifiant et les roses comme signe : le signifiant est vide, le signe est plein, il est un sens. Soit encore un caillou noir : je puis le faire signifier de plusieurs façons, c’est un simple signifiant ; mais si je le charge d’un signifié définitif

1. Le développement de la publicité, de la grande presse, de la radio, de l’illustration, sans parler de la survivance d’une infinité de rites communicationnels (rites du paraître social) rend plus urgente que jamais la constitution d’une science sémiologique. Combien, dans une journée, de champs véritablement *insignifiants* parcourons-nous ? Bien peu, parfois aucun. Je suis là, devant la mer : sans doute, elle ne porte aucun message. Mais sur la plage, quel matériel sémiologique ! Des drapeaux, des slogans, des panonceaux, des vêtements, une bruniture même, qui me sont autant de messages.

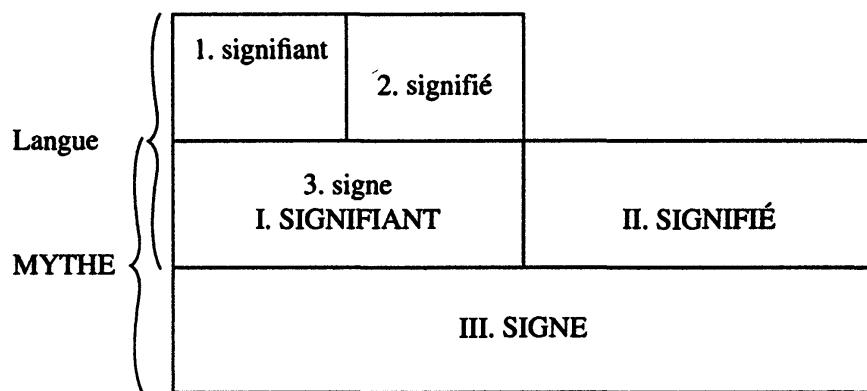
(condamnation à mort, par exemple, dans un vote anonyme), il deviendra un signe. Naturellement, il y a entre le signifiant, le signifié et le signe, des implications fonctionnelles (comme de la partie au tout) si étroites que l'analyse peut en paraître vaine ; mais on verra à l'instant que cette distinction a une importance capitale pour l'étude du mythe comme schème sémiologique.

Naturellement, ces trois termes sont purement formels, et on peut leur donner des contenus différents. Voici quelques exemples : pour Saussure, qui a travaillé sur un système sémiologique particulier, mais méthodologiquement exemplaire, la langue, le signifié, c'est le concept, le signifiant, c'est l'image acoustique (d'ordre psychique) et le rapport du concept et de l'image, c'est le signe (le mot, par exemple), ou entité concrète¹. Pour Freud, on le sait, le psychisme est une épaisseur d'équivalences, de *valant-pour*. Un terme (je m'abstiens de lui donner une prééminence) est constitué par le sens manifeste de la conduite, un autre par son sens latent ou sens propre (c'est par exemple le substrat du rêve) ; quant au troisième terme, il est ici aussi une corrélation des deux premiers : c'est le rêve lui-même, dans sa totalité, l'acte manqué ou la névrose, conçus comme des compromis, des économies opérées grâce à la jonction d'une forme (premier terme) et d'une fonction intentionnelle (second terme). On voit ici combien il est nécessaire de distinguer le signe du signifiant : le rêve, pour Freud, n'est pas plus son donné manifeste que son contenu latent, il est la liaison fonctionnelle des deux termes. Dans la critique sartrienne enfin (je me bornerai à ces trois exemples connus), le signifié est constitué par la crise originelle du sujet (la séparation loin de la mère chez Baudelaire, la nomination du vol chez Genet) ; la Littérature comme discours forme le signifiant ; et le rapport de la crise et du discours définit l'œuvre, qui est une signification. Naturellement, ce schéma tridimensionnel, pour constant qu'il soit dans sa forme, ne s'accomplit pas de la même façon : on ne saurait donc trop répéter que la sémiologie ne peut avoir d'unité

1. La notion de *mot* est l'une des plus discutées en linguistique. Je la garde, pour simplifier.

qu’au niveau des formes, non des contenus ; son champ est limité, elle ne porte que sur un langage, elle ne connaît qu’une seule opération : la lecture ou le déchiffrement.

On retrouve dans le mythe le schéma tridimensionnel dont je viens de parler : le signifiant, le signifié et le signe. Mais le mythe est un système particulier en ceci qu’il s’édifie à partir d’une chaîne sémiologique qui existe avant lui : *c'est un système sémiologique second*. Ce qui est signe (c'est-à-dire total associatif d'un concept et d'une image) dans le premier système, devient simple signifiant dans le second. Il faut ici rappeler que les matières de la parole mythique (langue proprement dite, photographie, peinture, affiche, rite, objet, etc.), pour différentes qu’elles soient au départ, et dès lors qu’elles sont saisies par le mythe, se ramènent à une pure fonction signifiante : le mythe ne voit en elles qu’une même matière première ; leur unité, c'est qu’elles sont réduites toutes au simple statut de langage. Qu'il s'agisse de graphie littérale ou de graphie picturale, le mythe ne veut voir là qu'un total de signes, qu'un signe global, le terme final d'une première chaîne sémiologique. Et c'est précisément ce terme final qui va devenir premier terme ou terme partiel du système agrandi qu'il édifie. Tout se passe comme si le mythe décalait d'un cran le système formel des premières significations. Comme cette translation est capitale pour l'analyse du mythe, je la représenterai de la façon suivante, étant bien entendu que la spatialisation du schéma n'est ici qu'une simple métaphore :



On le voit, il y a dans le mythe deux systèmes sémiologiques, dont l'un est déboîté par rapport à l'autre : un système linguistique, la langue (ou les modes de représentation qui lui sont assimilés), que j'appellerai *langage-objet*, parce qu'il est le langage dont le mythe se saisit pour construire son propre système ; et le mythe lui-même, que j'appellerai *méta-langage*, parce qu'il est une seconde langue, *dans laquelle* on parle de la première. Réfléchissant sur un métalangage, le sémiologue n'a plus à s'interroger sur la composition du langage-objet, il n'a plus à tenir compte du détail du schème linguistique : il n'aura à en connaître que le terme total ou signe global, et dans la mesure seulement où ce terme va se prêter au mythe. Voilà pourquoi le sémiologue est fondé à traiter de la même façon l'écriture et l'image : ce qu'il retient d'elles, c'est qu'elles sont toutes deux des *signes*, elles arrivent au seuil du mythe, douées de la même fonction signifiante, elles constituent l'une et l'autre un langage-objet.

Il est temps de donner un ou deux exemples de parole mythique. J'emprunterai le premier à une remarque de Valéry¹ : je suis élève de cinquième dans un lycée français ; j'ouvre ma grammaire latine, et j'y lis une phrase, empruntée à Esope ou à Phèdre : *quia ego nominor leo*. Je m'arrête et je réfléchis : il y a une ambiguïté dans cette proposition. D'une part, les mots y ont bien un sens simple : *car moi je m'appelle lion*. Et d'autre part, la phrase est là manifestement pour me signifier autre chose : dans la mesure où elle s'adresse à moi, élève de cinquième, elle me dit clairement : je suis un exemple de grammaire destiné à illustrer la règle d'accord de l'attribut. Je suis même obligé de reconnaître que la phrase ne me *signifie* nullement son sens, elle cherche fort peu à me parler du lion et de la façon dont il se nomme ; sa signification véritable et dernière, c'est de s'imposer à moi comme présence d'un certain accord de l'attribut. Je conclus que je suis devant un système sémiologique particulier, agrandi, puisqu'il est extensif à la langue : il y a bien un signifiant, mais ce signifiant est lui-même formé par un total de

1. *Tel Quel*, II, p. 191.

signes, il est à lui seul un premier système sémiologique (*je m'appelle lion*). Pour le reste, le schème formel se déroule correctement : il y a un signifié (*je suis un exemple de grammaire*) et il y a une signification globale, qui n'est rien d'autre que la corrélation du signifiant et du signifié ; car ni la dénomination du lion, ni l'exemple de grammaire ne me sont donnés séparément.

Et voici maintenant un autre exemple : je suis chez le coiffeur, on me tend un numéro de *Paris-Match*. Sur la couverture, un jeune nègre vêtu d'un uniforme français fait le salut militaire, les yeux levés, fixés sans doute sur un pli du drapeau tricolore. Cela, c'est le *sens* de l'image. Mais, naïf ou pas, je vois bien ce qu'elle me signifie : que la France est un grand Empire, que tous ses fils, sans distinction de couleur, servent fidèlement sous son drapeau, et qu'il n'est de meilleure réponse aux détracteurs d'un colonialisme prétendu, que le zèle de ce noir à servir ses présumés oppresseurs. Je me trouve donc, ici encore, devant un système sémiologique majoré : il y a un signifiant, formé lui-même, déjà, d'un système préalable (*un soldat noir fait le salut militaire français*) ; il y a un signifié (c'est ici un mélange intentionnel de francité et de militarité) ; il y a enfin une *présence* du signifié à travers le signifiant.

Avant de passer à l'analyse de chaque terme du système mythique, il convient de s'entendre sur une terminologie. On le sait, maintenant, le signifiant peut être envisagé, dans le mythe, de deux points de vue : comme terme final du système linguistique ou comme terme initial du système mythique : il faut donc ici deux noms : sur le plan de la langue, c'est-à-dire comme terme final du premier système, j'appellerai le signifiant : *sens* (*je m'appelle lion, un nègre fait le salut militaire français*) ; sur le plan du mythe, je l'appellerai : *forme*. Pour le signifié, il n'y a pas d'ambiguïté possible : nous lui laisserons le nom de *concept*. Le troisième terme est la corrélation des deux premiers : dans le système de la langue, c'est le *signe* ; mais il n'est pas possible de reprendre ce mot sans ambiguïté, puisque, dans le mythe (et c'est là sa particularité principale), le signifiant est déjà formé des *signes* de la langue. J'appellerai le troisième terme du mythe, la *signification* : le mot est ici d'autant mieux justifié que

le mythe a effectivement une double fonction : il désigne et il notifie, il fait comprendre et il impose.